

PASTEUR MARC BOEGNER

LA PRIÈRE

DE L'ÉGLISE

UNIVERSELLE

ÉDITIONS BERGER-LEVRAULT

DU MÊME AUTEUR

Les catéchismes de Calvin. — Étude d'histoire et de catéchétique (Épuisé).

La vie et la pensée de T. Fallot, 2 vol. in-8 avec portraits (Paris, Berger-Levrault).

Tome I. — *La préparation* (1844-1872) (Épuisé).

Tome II. — *L'achèvement* (1872-1904).

T. Fallot. L'homme et l'œuvre, 1 vol. in-8 avec portraits (Paris, Je Sers).

L'Influence de la Réforme sur le développement du droit international, 1 vol. in-8. Extrait du Recueil des cours de l'Académie de Droit international (Paris, Hachette).

Les Missions protestantes et le droit international, 1 vol. in-8. Extrait du Recueil des cours de l'Académie de Droit international (Paris, Hachette).

Le Christianisme et le monde moderne, 1 vol. in-12, 3^e édition (Paris, Je Sers).

Dieu, l'éternel tourment des hommes, 1 vol. in-12, 2^e édition (Paris, Je Sers).

Jésus-Christ, 1 vol. in-8, 5^e mille (Paris, Je Sers) (Épuisé).

Qu'est-ce que l'Église? 1 vol. in-8 (Paris, Je Sers).

L'Église et les questions du temps présent, 1 vol. in-12 (Paris, Je Sers).

La vie chrétienne, 1 vol. in-8 cour. (Paris, Je Sers).

Le Christ devant la souffrance et devant la joie, 1 vol. in-8 cour. (Paris, Je Sers) (Épuisé).

Le problème de l'unité chrétienne, 1 vol. in-8 cour. (Paris, Je Sers).

PASTEUR MARC BOEGNER

LA PRIÈRE DE L'ÉGLISE UNIVERSELLE

SIX PRÉDICATIONS DE CARÊME 1951
prononcées en l'Église réformée de Passy

SUIVIES
DE LA MÉDITATION DU VENDREDI-SAINT

PARIS
ÉDITIONS BERGER-LEVRAULT

5, rue Auguste-Comte (VI^e)

1951

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE
SUR VÉLIN CRÈVECŒUR DU MARAIS
10 EXEMPLAIRES NUMÉROTÉS DE 1 A 10
ET 5 EXEMPLAIRES HORS COMMERCE
MARQUÉS H. C.

Copyright by Éditions Berger-Levrault, Paris, 1951

Tous droits de traduction, reproduction et adaptation
réservés pour tous pays.

PRÉFACE

Je viens de relire les prédications que j'ai consacrées, pendant le Carême de cette année, à l'étude de l'Oraison dominicale. Pourquoi ne pas avouer que j'ai été tenté de renoncer à leur publication? Plus j'avance dans le ministère de la Parole plus je suis convaincu qu'une prédication doit être un acte accompli dans l'obéissance à Dieu, certes, et dans une décision de fidélité à sa Parole, mais auquel des circonstances de temps et de lieu donnent sa véritable signification. Quelle efficacité peut avoir la lecture de méditations comme celles qui constituent le présent volume? Je me le demande, non pas avec scepticisme, mais dans le sentiment qu'avant d'être imprimées elles eussent dû être profondément repensées et entièrement réécrites. Que le lecteur veuille bien excuser des insuffisances que je connais mieux que personne, mais que, faute de temps, il m'était impossible de réparer!

Le texte que j'ai choisi pour les prédications de ce vingt et unième carême prêché dans

l'Église réformée de Passy pourrait ne rien devoir aux circonstances que je viens d'évoquer. Il s'est imposé à mon esprit, cependant, alors que se développaient, à l'occasion de l'Année sainte, des événements dont le retentissement sur le mouvement œcuménique a été considérable. Nous avons souffert d'un malaise, et il nous a semblé qu'une ombre s'étendait sur le chemin qu'ont tant de joie à suivre ensemble ceux qui, à quelque confession qu'ils appartiennent, portent en eux la vision de l'Église universelle.

Au milieu de ces préoccupations et de ces anxiétés, le Notre Père s'est révélé à moi comme un don merveilleux que le Christ ne cesse de faire à son Église. Il est un lieu de rencontre où, dans l'assurance bienheureuse d'être écoutés par le même Père, tous les disciples du Christ prononcent ensemble le notre et le nous qui scellent leur communion fraternelle en affirmant l'unité essentielle de l'Église.

C'est dans la reconnaissance de cette grâce que je me suis décidé à consacrer le carême de 1951 à la Prière de l'Église universelle.

Rameaux 1951

M. B.

NOTRE PÈRE

QUI ES AUX CIEUX, QUE TON NOM
SOIT SANCTIFIÉ, QUE TON RÈGNE VIENNE,
QUE TA VOLONTÉ SOIT FAITE SUR LA
TERRE COMME AU CIEL. DONNE-NOUS
AUJOURD'HUI NOTRE PAIN QUOTIDIEN.
PARDONNE-NOUS NOS OFFENSES COMME
NOUS PARDONNONS A CEUX QUI NOUS
ONT OFFENSÉS. ET NE NOUS INDUIS PAS
EN TENTATION, MAIS DÉLIVRE-NOUS
DU MALIN.

CAR C'EST A TOI QU'APPARTIENNENT
DANS TOUS LES SIÈCLES LE RÈGNE, LA
PUISSANCE ET LA GLOIRE.

AMEN

MATTHIEU VI : 9-13

NOTRE PÈRE QUI ES AUX CIEUX

Matthieu 6 : 9.

La Prière de l'Église universelle! Qui donc pourrait refuser cette qualification à l'Oraison dominicale qui doit être pendant ce carême le sujet de notre méditation?

Chaque jour, d'un bout de la terre à l'autre, elle est lue ou priée en plus de onze cents langues par des chrétiens de toute dénomination. Nous savons que, depuis le mois de mars dernier, par l'instruction du Saint-Office sur le Mouvement œcuménique, il n'est plus interdit à des catholiques romains de réciter la prière du Seigneur avec des fidèles d'autres confessions chrétiennes, — et pourquoi tairais-je que, de cette permission, nous avons éprouvé de la joie, aussi bien pour nos frères catholiques que pour nous-mêmes?

Ce n'est cependant pas de la décision d'une congrégation romaine que dépend le caractère vraiment œcuménique de l'Oraison dominicale. Elle le doit au fait que c'est le Christ lui-même qui l'a enseignée à ses disciples, alors que, pour leur faire entendre le sermon sur la montagne, il les avait groupés autour de lui et leur donnait sur la prière comme sur d'autres problèmes de la

vie spirituelle des instructions dont l'Église, son Église, n'a cessé de se nourrir au cours des siècles.

Ces disciples qui l'entourent, un peu à l'écart de la foule toute proche, sont déjà l'Église, l'assemblée de ceux que le Saint-Esprit ramène à Dieu par la bonne nouvelle que leur annonce Jésus. Ils préfigurent, bien avant la Pentecôte, l'Église de tous les temps, avec ses faiblesses, ses divisions, ses erreurs et ses fautes, mais aussi avec son amour pour son Seigneur, par qui tous ses disciples, à quelque communion chrétienne qu'ils se rattachent, entrevoient le mystère de leur unité essentielle.

L'Oraison dominicale est la prière de tous et de chacun. Quel enfant, catholique, orthodoxe ou protestant, ne l'a pas apprise de sa mère? Dans quel sanctuaire des chrétiens s'assemblent-ils sans que la liturgie de leur Église ne les conduise à la prier? Et parmi les innombrables fidèles qui ont récité ou qui récitent « Notre Père qui es aux cieux », en est-il un seul qui ait jamais éprouvé qu'il ne peut pas faire entièrement sienne la prière enseignée par Jésus?

En vérité, rien ne peut détourner personne de prier l'Oraison dominicale. Rien... sinon tout ce qu'elle porte en elle d'exigences, tout ce qu'elle implique de quiconque la prend au sérieux, d'engagements religieux et sociaux; rien... sinon tout ce que nous aurons à écouter pendant les six semaines de ce carême.

Mais ceci est une autre affaire, qui ne porte aucune atteinte à l'universalité de la prière du

Seigneur. Il l'a enseignée à ses disciples en leur commandant de la recevoir comme le modèle de leur prière et, si j'ose dire, le « moule » où leur prière doit être coulée. « Jamais homme ne priera deüment, a écrit Calvin, sinon celui dont le Maître céleste conduira et la bouche et le cœur. Il a baillé une loy de bien prier, non point quant aux mots, mais quant aux choses mesmes et à la substance de la prière (1). »

« *Vous donc, priez ainsi* », a-t-il dit à ses disciples. Encore une fois, quel disciple entrevoyant ou connaissant toutes les difficultés de la prière, n'aurait pas accueilli cette exhortation avec reconnaissance et avec joie, sans se douter d'ailleurs de l'aventure redoutable et merveilleuse que sont appelés à vivre les chrétiens qui prient l'Oraison dominicale en écoutant les mots dans leur profondeur? Le « Notre Père » de nos liturgies, de nos cultes de famille, de notre piété personnelle, est la prière de l'Église universelle parce que le Christ a commandé à ses disciples de la prier.

Mais, au fait, les évangiles ne nous donnent-ils pas deux textes de la prière du Seigneur, en les rattachant à des circonstances différentes du ministère de Jésus? Comparez Matthieu 6 et Luc 11 : vous y trouverez des nuances dont je ne méconnaissais pas l'importance, mais à l'examen desquelles je n'ai pas l'intention de m'attacher. Pourquoi le Maître n'aurait-il pas, dans des situations diverses, repris en la modifiant telle ou telle partie de son enseignement?

(1) *Commentaires sur le Nouveau Testament*, t. I, Matthieu 6.

Rendons grâces à Dieu d'avoir des recensions légèrement dissemblables de l'Oraison dominicale et de l'institution de la sainte Cène ! Elles préviennent notre tentation de donner aux mots une valeur magique, elles nous obligent à faire l'effort d'aller à travers eux jusqu'à la pensée qu'ils expriment. Elles nous mettent en garde contre le danger d'abaisser la prière enseignée par le Christ au rôle de vaine redite.

Car, hélas ! comment ne pas confesser dès l'abord devant Dieu que la sainte et courte prière, donnée par Jésus comme un remède aux vaines redites dont il voyait près de lui des païens faire usage, est trop souvent devenue dans le culte que nos Églises rendent à Dieu une récitation formaliste à quoi ni le cœur, ni la volonté n'ont plus aucune part ? Chacun de nous peut et doit s'humilier de tant de « Notre Père », de tant de « Pater » entendus sans être priés, récités de bouche tandis que l'esprit vagabonde ailleurs.

Affreuse dégradation qui est dans l'Église du Christ l'un des signes de la grande misère humaine ! Mais nous n'avons pas le droit d'en prendre notre parti. Il nous faut découvrir si, dans l'ordre que Jésus-Christ donne à ses disciples de prier ainsi, il n'y a pas pour chacun d'eux, pris dans sa vie personnelle, comme pour tous dans la vie de l'Église, une intention, une signification dont, dans l'affirmative, nous devons tenir compte, sous peine d'être infidèles à Celui que nous confessons comme notre Seigneur.

Pourquoi nous a-t-il enseigné cette prière ? Pourquoi précisément celle-là et pas une autre ?

La réponse nous est donnée dans la prière elle-même. Car ce qu'elle apporte à celui qui la prie, c'est la révélation de la vie chrétienne, avec ses plus saintes exigences, avec ses plus magnifiques promesses. Et je m'assure que dès aujourd'hui, en méditant l'invocation « Notre Père qui es aux cieux », nous verrons que ces mots nous entraînent dans une direction que notre piété traditionnelle ou notre égoïsme spirituel hésitent souvent à suivre. Que Dieu nous aide à ne pas refuser de nous y engager!

Ai-je besoin d'ajouter, mes frères, avant d'aborder notre texte, que je n'apporterai pas ici, pour vous le donner de cette chaire, un enseignement général sur la prière. Que la prière nous place devant des problèmes fondamentaux, qu'elle se heurte à des obstacles divers et que d'aucuns jugent insurmontables, que dans la vie du croyant elle soulève de nombreuses difficultés, qu'elle se mélange à bien des misères, se traîne trop souvent à ras de terre, j'ose dire que je le sais comme vous, et sans doute mieux que beaucoup d'entre vous! Il n'entre cependant pas dans mon dessein de m'arrêter cette année à ces problèmes, à ces obstacles, à ces difficultés. Inévitablement, nous toucherons aux uns et aux autres en méditant l'Oraison dominicale, mais c'est cette prière que nous voulons essayer d'écouter, de méditer, de prier ensemble, pour être conduits par elle là où Dieu nous attend.

Un mot encore. Au moment où j'ai commencé à préparer ces prédications, je ne connaissais pas l'admirable étude intitulée *La Prière*, que le grand

théologien Karl Barth vient de consacrer à l'Oraison dominicale (1). Sans doute si je l'eusse lue alors, aurais-je abandonné mon dessein. Plus tard, il m'a paru que je devais y persévérer, car mon propos est différent; et d'ailleurs, même si je vous dis que vous devez lire l'étude de Karl Barth (et vous devez la lire, et vous en retirerez un immense enrichissement), vous ne le ferez pas tous; je tâcherai donc de vous en faire bénéficier lorsque nos chemins se rencontreront.

Nous voici maintenant devant la prière du Seigneur. C'est un privilège redoutable de la méditer ensemble. Ah! demandez-Lui, auditeurs proches ou lointains, qu'Il nous fasse la grâce, à moi de parler, à vous d'écouter dans un esprit d'intercession! Par où je veux dire : dans une offrande de nous-mêmes à Celui qui nous a enseigné cette prière pour qu'elle soit, chaque fois que nous la prions, un événement spirituel nous redonnant conscience de notre vraie vocation de femmes et d'hommes chrétiens.

I

Notre Père qui es aux cieux...

Lorsque nous prononçons cette invocation, nous interpellons quelqu'un. Qui est-il? Évidemment, celui que toute l'Église confesse comme le Dieu

(1) *La Prière d'après les Catéchismes de la Réformation.* Delachaux et Niestlé, Neuchâtel et Paris.

de la Révélation. « Dieu non pas des philosophes, disait Pascal, Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, Dieu de Jésus-Christ »! Ouvrir la bouche pour prier l'Oraison dominicale, comme d'ailleurs toute autre prière, c'est accomplir peut-être sans le savoir un acte par quoi nous nous arrachons tout au moins momentanément à la pesante solitude de notre incrédulité, de notre matérialisme, de tout le paganisme ambiant. Nous choisissons pour Dieu contre l'athéisme, pour Dieu contre toute idolâtrie et d'abord contre l'idolâtrie de nous-même, pour Dieu contre toute philosophie prétendant nous enfermer dans le monde visible. Nous affirmons la réalité de l'Autre, de Celui qui ne peut jamais être confondu avec les hommes, qui n'a rien à voir avec les conceptions, si belles soient-elles, du spiritualisme pas plus qu'avec le panthéisme, précisément parce qu'il est le Père qui est aux cieux.

Nous sommes de la terre. Nous vivons sur la terre. Un jour prochain peut-être quelques amis suivront notre enterrement! Et pourtant, dès que nous disons les premiers mots de l'Oraison dominicale, nous sommes devant un autre monde que le monde de la terre : le monde que, dans l'Évangile, Jésus appelle *le ciel* ou *les cieux*.

Ne nous laissons pas troubler, mes frères, par les conceptions de la cosmographie antique dont la langue des évangiles porte inévitablement la marque. Ce qui est affirmé ici, c'est la différence radicale entre notre monde et celui où Dieu vit. La terre, c'est le monde du péché, de la souffrance, de la mort; le ciel, c'est la demeure de la gloire

où rayonnent la sainteté et la vérité de Celui qui est éternel.

« Autant les cieux sont élevés au-dessus de la terre, disait-il à son peuple, autant mes voies sont élevées au-dessus de vos voies et mes pensées au-dessus de vos pensées (1) ».

Dire que le Dieu que nous prions est *aux cieux*, c'est déclarer qu'entre lui et nous la distance est infinie, qu'aucun mot humain ne peut exprimer son incommensurabilité, sa transcendance, ni la perfection de son être, dont Moïse reçut la révélation lorsqu'à son interrogation angoissée, le Dieu du buisson ardent répondit : « Je suis celui qui dit : *Je suis* » (2).

C'est ce Dieu-là que le Christ demande à ses disciples de prier, lorsqu'il met dans leur cœur et sur leurs lèvres les mots : « Notre Père qui es *aux cieux* ». Nous ne pouvons les dire — j'entends les dire sérieusement — sans faire un acte de foi qui est un défi jeté à tout ce que pensent un nombre immense de nos contemporains et, sachons-le confesser, à ce que nous pensons nous-mêmes et faisons nous-mêmes pendant la plus grande partie de nos journées.

Ne nous payons pas de mots : notre foi chrétienne n'est-elle pas trop souvent une foi de dimanche, du jour, de l'heure où nous participons au culte de notre église, des quelques minutes où le matin ou le soir nous ouvrons notre Bible ? Et à supposer que notre foi livre combat à notre

(1) Ps. 103 : 11. Esaïe 55 : 9.

(2) Exode 3 : 14.

incrédulité, n'est-elle pas vaincue par celle-ci dès que nous sommes replongés dans les tracasseries de notre existence quotidienne, aux prises avec nos soucis, nos épreuves, sentant rôder autour de nous les menaces qui font trembler de peur tant de millions d'hommes? Nos affaires, notre tâche professionnelle, nos besoins d'argent, l'avenir de nos enfants, voilà ce qui nous préoccupe, ce qui nous saisit trop souvent et nous écrase dès le matin. Ce sont choses de la terre, et qu'est-ce qu'un Dieu qui est aux cieux, un Dieu lointain, si éloigné de la terre qu'il est inaccessible, a affaire avec tout cela? Les hommes, la société qui nous entoure et nous modèle à son image, l'État avec ses exigences croissantes, les choses utiles ou nuisibles à notre vie n'ont rien à voir avec le ciel ni avec le Dieu du ciel. Ils sont là tout proches, ils prennent possession de nous, ils absorbent nos pensées, nos énergies... Comment pourrions-nous nous élever au-dessus d'eux jusqu'à ce Dieu à qui, si nous voulons être tout à fait sincères, nous ne devrions adresser qu'une seule prière, la plus émouvante peut-être de l'Évangile : Je crois, Seigneur, viens à mon secours dans mon incrédulité (1)!

Et pourtant le Christ a dit à ses disciples : Vous donc, priez ainsi : « *Notre Père qui es aux cieux...* » Et nous qui faisons profession d'être chrétiens, nous voulons lui obéir. Nous prions comme il nous le commande, et par ce seul fait nous prenons parti contre nous-mêmes et contre le matérialisme de notre vie quotidienne. A tra-

(1) Marc 9 : 24.

vers l'épaisseur de notre incrédulité trop réelle, nos pauvres mots cherchent à se frayer un chemin vers le Dieu que nous voulons prier. Ah! qu'ils trop souvent ils s'arrêtent au premier obstacle, fatigués de leur effort! Nous les disons cependant nous les répétons, nous n'admettons pas que nous ne puissions ne plus jamais les dire. *Notre Père qui es aux cieux!* C'est un appel, machinal parfois, mais combien fervent à d'autres heures, murmuré avec gratitude, avec amour, avec adoration, et puis de nouveau mêlé de cette préoccupation de nous-mêmes qui nous retient si loin, si loin de ce que le Christ appelle le ciel! Comme nous l'adressons à Dieu d'étrange façon, cet appel qui ouvre l'Oraison dominicale!

Et pourtant!... Lorsque nous mettons en lui toute la sincérité de notre cœur et notre volonté de nous approcher de Dieu, nous échappons à l'emprise asservissante de notre moi idolâtre, de lui-même, à la tyrannie du visible, à la domination du péché, et l'invocation que Jésus lui-même sur nos lèvres proclame, au milieu d'un monde déchristianisé pour une si grande part, que le Dieu de Jésus-Christ, le Seigneur du ciel et de la terre, est toujours et malgré tout le Dieu de notre foi et de notre espérance!

II

A ce Dieu, Jésus-Christ veut que nous donnions le nom dont il le nomme lui-même. Il nous exhorte à l'appeler *Père*.

Nous nous arrêterons bientôt devant le premier mot de l'invocation : *notre*, et nous n'aurons pas de peine, je m'assure, à découvrir qu'il suffit à nous révéler un aspect essentiel de la vie chrétienne. Pour l'instant, c'est le nom de *Père* qui doit retenir notre attention. Saurons-nous l'entendre comme Jésus l'a prononcé?

Je n'ai garde d'oublier que nous le trouvons déjà dans l'Ancien Testament. Cependant, à de rares exceptions près, Dieu y apparaît plutôt comme le Père du peuple qu'il a choisi et avec lequel il a fait alliance. « Je suis un père pour Israël », dit-il dans Jérémie (1), et c'est le peuple tout entier qui dans sa prière s'écrie : « C'est toi qui es notre père » (2). Par contre, lorsque au psaume 89, nous entendons Dieu dire de David son serviteur : « Il m'invoquera, disant : tu es mon Père » (3), le contexte indique clairement qu'il est question du « premier-né, du souverain des rois de la terre, dont le trône durera autant que les cieux » (4), c'est-à-dire du Fils de David dont parlent souvent les prophètes et que l'Église appelle Jésus-Christ le Seigneur.

Ouvrons les évangiles, écoutons le Christ lorsqu'il parle de son Père. A peine a-t-il douze ans qu'à ses parents qui l'ayant cherché avec inquiétude viennent de le retrouver dans le Temple, il demande : « Ne saviez-vous pas qu'il me faut être

(1) Jérémie 31 : 9.

(2) Esaïe 63 : 16 et 64 : 7.

(3) Psaume 89 : 27.

(4) Psaume 89 : 28, 30.

occupé des affaires de mon Père? » (1) Plus tard, alors qu'il est engagé dans son ministère public, ne se lasse pas de parler à ses disciples de son Père : « Toutes choses m'ont été remises par mon Père » (2). « Mon Père agit jusqu'à présent, et moi aussi j'agis » (3). Il appelait Dieu son propre Père » (4), remarque l'évangile de Jean, et c'est à cause de cela que ses adversaires cherchaient à le faire mourir. Avec quelle émotion ses disciples les plus intimes l'ont-ils entendu prier son Père : « Mon Père, s'il est possible, que cette coupe passe loin de moi » (5). « Père, pardonne-leur, car ils ne savent ce qu'ils font! » (6), et ces dernières paroles que tant de chrétiens ont offertes à Dieu à l'heure de la mort : « Père, je remets mon esprit entre tes mains (7). »

Ce que nous appelons notre communion avec Dieu n'apparaît-il pas superficiel et momentané à côté de cette constante intimité toute pénétrée de tendresse que laissent voir les paroles de Jésus?

Et pourtant nous *devons* prier ainsi : « Notre Père... ». Mais les profondeurs de cette paternité ne nous sont révélées que dans le Christ. « Nul ne connaît le Père que le Fils, a-t-il déclaré lui-même et celui à qui il plaît au Fils de le révéler (8). Est-il possible cependant de connaître le Père ?

(1) Luc 2 : 49.

(2) Matt. 11 : 27.

(3) Jean 5 : 17.

(4) Jean 5 : 18.

(5) Matt. 26 : 39.

(6) Luc 23 : 34.

(7) Luc 23 : 46.

(8) Matthieu 11 : 27.

sans devenir son fils, sans être son fils? Jésus-Christ est le Fils unique; l'Évangile et le témoignage apostolique nous l'affirment, et tous les chrétiens se redisent avec adoration la parole du Christ : « Dieu a tellement aimé le monde qu'Il a donné son Fils unique (1). » Notre filialité à l'égard de Dieu ne peut donc être que d'adoption. Saint Paul, qui n'hésitait pas à écrire que tous ceux qui sont conduits par l'esprit de Dieu sont fils de Dieu, ajoutait aussitôt : vous avez reçu l'Esprit d'adoption par lequel nous crions : Abba, Père ! (2). « Nul ne vient au Père que par moi » (3), a dit aussi le Christ, et c'est parce que, par son exemple, par ses paroles, par ce qu'il fait et plus encore par ce qu'il est, il nous ramène vers son Père pour que nous soyons désormais ses enfants, qu'il nous commande de prier : « *Notre Père* ».

« Il faut bien nous dire, note justement Karl Barth, que nous n'avons aucun droit de l'appeler ainsi... Cette liberté nous est donnée, elle n'est pas de nous, elle n'est pas naturelle, c'est la liberté des enfants de Dieu » (4). Et nous devons en user parce que Jésus-Christ, à qui nous en sommes redevables, nous l'ordonne.

Il vaut la peine de nous arrêter un instant ici pour ne pas laisser échapper ces premières clartés.

Lorsque Jésus dit « mon Père », nous pressentons un amour qu'aucun mot humain ne saurait exprimer. Entendez, dans la parabole des vigne-

(1) Jean 3 : 16.

(2) Romains 8 : 15.

• (3) Jean 14 : 6.

(4) *Ouvr. cité*, p. 25.

rons l'accent avec lequel nous faisant assister aux débats intérieurs du Maître de la vigne dont les serviteurs ont été les uns après les autres maltraités ou tués, il lui fait dire ces mots : « Qu'en ferai-je? J'enverrai mon fils bien-aimé, peut-être le respecteront-ils? (1). » Merveilleux échange d'amour entre le Père et le Fils! N'est-ce pas blasphème que de prétendre en posséder fût-ce la plus faible part? Et cependant, si le Fils nous invite à prier notre Père, bien plus, s'il nous le commande, n'est-ce pas parce qu'il sait que son Père nous aime, nous que le Fils a conduits jusqu'à lui, qu'Il nous aime comme ses enfants et qu'Il espère qu'Il attend, qu'Il veut notre amour? « Ce sera d'une arrogance folle, écrivait Calvin, et même enragée de réclamer Dieu Père, sinon en tant qu'estans entez au corps du Christ nous sommes avoués de luy pour ses enfans (2). » Le Réformateur a raison : nous ne pouvons donner à Dieu le nom de Père que parce qu'ayant entendu l'appel du Christ nous sommes entrés dans l'assemblée de ses disciples qui est l'Église.

Pouvons-nous, malgré notre grande misère spirituelle, essayer d'entendre les promesses que pose en lui le seul nom de Père, ainsi donné à Dieu lorsque nous nous approchons de Lui pour le prier. Nous sommes pris dans l'engrenage de nos existences difficiles, tourmentées, et nous nous demandons parfois si cet engrenage ne va pas nous broyer. L'arrêter? il n'en est pas question. Tan-

(1) Luc 20 : 13.

(2) *Commentaires...* Matthieu 6.

qu'il nous emporte, nous sentons peser sur nous le déterminisme de l'hérédité, la pression du milieu social, de ses préjugés et de ses mensonges, nous sommes emprisonnés dans le visible, nous nous débattons au milieu de soucis de toute nature, l'obsession de tentations et de souffrances lancinantes ne nous laisse pas de repos. Et pourtant nous faisons profession d'être chrétiens, nous voulons, en dépit de tout, rester chrétiens.

Alors, sur l'ordre du Christ, nous joignons les mains et nous disons : *Notre Père qui es aux cieux...* Ah ! quelle promesse que l'amour dont il aime son Fils est aussi pour nous ! Quelle promesse que l'amour dont il a aimé le monde, puisqu'il lui a donné son Fils unique, n'est pas un amour théorique, abstrait, déclaré du haut du ciel, de très loin à cette masse monstrueuse et anonyme qu'est le monde, mais qu'il est un amour personnel, qui vient à nous, à chacun de nous, aimé tel qu'il est, dans sa pauvreté ou dans sa richesse, dans sa douloureuse solitude ou dans la joie des tendresses familiales, dans sa lutte contre le doute ou l'incrédulité ou dans le plus glorieux combat de sa foi contre la puissance du péché. Un amour tout proche, auquel nous n'aurions pas honte de découvrir les petites et les grandes misères de notre vie, et toute cette souillure qu'y a mise notre passé, parce qu'il est un amour généreux dont l'ambition est de nous rendre capables d'aimer celui qui nous aime. Nos pauvres balbutiements d'hommes ne sachant guère aimer qu'eux-mêmes sont impuissants à chanter l'allégresse et la force et l'espérance que nous apporte la pro-

messe de l'amour de Dieu contenu dans ces simples paroles de Jésus : « *Vous donc, priez ainsi : Notre Père qui es aux cieux...* »

Oui, le Dieu créateur du ciel et de la terre est infiniment élevé au-dessus de sa créature. Peu que nous nous connaissions nous-même, nous ne pouvons que dire à Dieu avec Job : « Qu'est-ce que l'homme, pour que tu prennes garde à lui (1) ». Et n'est-ce pas la vérité de notre vie qu'exprime le psalmiste quand il s'écrie : « L'homme est semblable à un souffle, ses jours sont comme l'ombre qui passe (2) ». Eh bien ! non, ce n'est pas la vérité, ce n'est pas toute la vérité de notre vie ! C'est en nous donnant la liberté, en nous commandant de dire à Dieu « notre Père », le Christ nous révèle que ce souffle que nous sommes, est aimé d'un amour par quoi seul son existence reçoit la révélation de son origine et de sa fin, d'un amour aussi puissant pour pénétrer ce souffle d'éternité.

III

Notre Père... Pourquoi ce *notre* ? Et dans les trois demandes relatives à notre vie personnelle pourquoi ce *nous* : donne-nous, pardonne-nous, délivre-nous ? Pourquoi pas le *je*, et le *moi*, et le *mon* de tant d'autres prières, de ces prières du psalmiste par exemple, qui nous bouleversent jusqu'au plus profond de nous-mêmes : « O Dieu

(1) Job 7 : 17.

(2) Psaume 144 : 3 4.

tu es mon Dieu... mon âme a soif de toi!... Quand même je marcherais dans la vallée de l'ombre de la mort, je ne craindrais aucun mal, car tu es avec moi! (1) » N'est-ce pas là la véritable prière du croyant apportant à son Dieu sa repentance ou sa détresse, sa foi ou son incrédulité, son action de grâces ou sa joie? Et peut-il y avoir prière efficace en dehors du tête-à-tête, si j'ose ainsi dire, de Dieu et de l'homme?

Nous touchons ici à l'une des raisons profondes pour lesquelles le Christ a enseigné à ses disciples l'Oraison dominicale, et non pas une autre prière, non pas en particulier une prière semblable à celles que le plus souvent nous offrons à Dieu, où nous lui parlons sans cesse et toujours de notre vie personnelle, du cercle intime de nos proches, de ceux que nous aimons, de nos soucis propres, de nos épreuves, de nos besoins, tout cela témoignant d'une vie chrétienne qui n'a même pas conscience de la place qu'y occupent l'orgueil et l'égoïsme spirituels !

C'est contre cela que le Christ entend mettre en garde ses disciples. C'est à la recherche d'eux-mêmes poursuivie jusque dans la prière qu'il veut les arracher. Il n'admet pas, tout l'Évangile l'atteste, qu'on devienne son disciple pour soi seul; pour jouir égoïstement de la vie nouvelle qu'il suscite, pour se mettre à part de ceux qui ne le connaissent pas ou ne croient pas en lui, à plus forte raison pour se tenir à l'écart des autres disciples. « Il n'a pas voulu se prévaloir, nous dit

(1) Psaumes 63, 23, etc...

Saint Paul, de son égalité avec Dieu (1) ». Comme accepterait-il que son disciple tirât avantage de sa vanité d'avoir été cherché, trouvé, sauvé par lui ? On ne peut pas être chrétien par soi seul et pour soi seul. C'est ce que, chaque fois que nous récitons la prière du Seigneur, nous rappellent ces deux mots : *notre Père*. Si solitaire que nous puissions être lorsque nous les prions loin de tout contact avec une Église et des fidèles, enfermés dans une chambre de malade ou dans une cellule de prison, nous ne pouvons pas la prier seul. Même dans le secret de notre chambre, où Jésus veut que nous entrons pour prier le Père, nous ne sommes pas seuls, de par l'exigence du Christ nous ne pouvons et ne devons prier sa prière que nous sachant et nous voulant membres de la communauté de ses disciples, membres avec les autres et comme les autres de son Corps qui est l'Église. Ils sont là, ces autres disciples de notre Maître et Seigneur, ils sont dans ce seul mot *notre*, et nous murmurent nos lèvres, ils y sont de par la volonté du Christ : il faut qu'ils y soient de par notre amour.

Dire « *notre Père* », c'est donc refuser d'être seul devant Dieu, c'est prendre parti contre tout individualisme égoïste et vaniteux, c'est prier de l'Église, en communion avec l'Église, c'est assumer auprès de notre Père la responsabilité envers nos frères pour lesquels le Christ est mort comme pour nous (2), que Dieu aime de l'amour d

(1) Philippiens 2 : 6.

(2) Cf. Romains 14 : 15.

Il nous aime, et qu'Il veut nous faire aimer comme nous l'aimons.

Qui sont-ils, tous ces disciples auxquels nous devons nous unir dans la prière du Seigneur? Les fidèles de la communauté particulière dont nous faisons partie, petite paroisse de campagne ou grande Église de ville? Oui certes! Quelle richesse dans la vie d'une paroisse lorsqu'à l'école de l'Oraison dominicale les chrétiens apprennent à intercéder les uns pour les autres, plus encore à se savoir membres les uns des autres et, en disant « *notre Père* », à fortifier jour après jour les liens de la foi, d'espérance et de charité qui les unissent les uns aux autres!

Prenons garde toutefois qu'en s'arrêtant aux frontières de notre paroisse ou même de l'Église nationale ou supra-nationale qu'elle représente, Église Réformée de France, Église catholique romaine, notre prière risque d'être pervertie par un égoïsme paroissial, ou confessionnel, ou peut-être aussi par je ne sais quel orgueil ecclésiastique. La prière de l'Église universelle doit être priée dans la communion de l'Église universelle et pour l'Église universelle.

Nous devons la présenter à Dieu en prenant en elle nos frères chrétiens qui prient, aussi bien que ceux qui, lassés, découragés ou vaincus par le doute, n'ont plus la force de prier. « Quand les chrétiens prient, écrit Barth, ils sont pour ainsi dire les remplaçants de tous ceux qui ne prient pas; et dans ce sens, ils sont en communion avec eux de la même manière que Jésus-Christ s'est fait solidaire de l'homme pécheur, de l'humanité

perdue. » (1) Alors qu'il enseignait à prier à ses disciples, Jésus voyait la foule accourue pour l'entendre. Dans le *notre* et dans le *nous*, elle avait aussi sa place. Et si la prière du Seigneur est la prière de l'Église, de l'Église qui évangélise, qui porte la bonne nouvelle à toutes les nations, les multitudes qu'elle appelle sont présentes dans *Notre Père* des chrétiens.

En vérité, nous sommes loin, les uns et les autres, de répondre à cette exigence qu'impose à notre foi et à notre amour ces deux mots : *Notre Père*.

Et pourtant, comment nous refuserions-nous à reconnaître qu'aucune division, même fondée dans l'obéissance, qu'aucune muraille, même si elle est élevée par les initiatives doctrinales des uns ou des autres, à plus forte raison aucune distinction de nation, de parti ou de race ne peuvent prévaloir sur l'unité essentielle de l'Église affirmée dans le *Notre Père*?

Dans toute confession chrétienne, même dans celles que nous jugeons infidèles à la vérité du Christ telle que notre Église en a reçu le dépôt, nous savons que, par la grâce de Dieu, il y a des âmes de lumière qui ont faim et soif de sainte Eucharistie, de consécration à Jésus-Christ, d'amour non seulement pour ses disciples, mais pour tous les hommes. Qu'elles aient été saisies par la grâce et qu'elles soient nées à la vie du Christ dans une Église protestante, dans une Église orthodoxe ou dans une

(1) *Ouvr. cité*, p. 24.

l'Église romaine, elles n'en sont pas moins toutes présentes dans l'intercession sacerdotale : « *Qu'ils soient un comme nous sommes un* » (1), et c'est à elles toutes que nous voulons nous unir lorsque nous prions : *Notre Père qui es aux cieux...*

Ce *notre* et ce *nous* de l'Oraison dominicale ne nous libèrent pas seulement de notre égoïsme religieux, mais aussi de la solitude spirituelle qui est pour tant de disciples du Christ une douloureuse épreuve. Je sais que, parmi ceux qui m'écoutent ce soir, il en est que meurtrit cette souffrance d'être privés d'une communion visible avec des chrétiens vivant de la même foi. Prenez courage, mes frères et mes sœurs, vous à qui je pense et dont il me semble voir plusieurs de loin : le Christ vous a donné sa prière pour qu'en elle et par elle vous soyez indissolublement rattachés à la grande fraternité de ses disciples, à tous ceux qui sans vous connaître vous prennent dans leur pensée et dans leur tendresse lorsqu'ils prient *notre Père*, comme vous apprendrez à les vouloir présents dans votre prière lorsque, dans l'obéissance à Jésus-Christ, vous priez la même prière.

Je crois la communion des saints, confessons-nous dans le Symbole de la foi chrétienne. Cette communion de tous ceux qui sur la terre et dans le ciel sont membres de l'Église de Dieu, ne s'affirme nulle part avec plus de force et plus de beauté que dans l'invocation que nous avons méditée aujourd'hui : *notre Père qui es aux cieux...*

Ainsi doit-elle nous apparaître, pour reprendre

(1) Jean 17 : 22.

un titre de Péguay, comme le porche d'un mystère du mystère de la vie chrétienne telle que la vie est celui dont nous reconnaissons sur elle la seigneurie. Car c'est un grand mystère que cette vie à laquelle nous enfantons la grâce venue avec la vérité par Jésus-Christ, vie si personnelle que, par elle seule, nous nous sentons devenir vraiment une personne, et tout ensemble vie qui ne prend racine et ne croît en nous que si nous la voulons vivre avec les autres et pour les autres. Mystère de la vie chrétienne qui, ainsi que Calvin l'a montré avec une force singulière, ne peut être vécue que dans l'Église nourrie de la Parole de Dieu et du sacrement. Ces deux mots si souvent répétés : *notre Père*, nous introduisent devant ce mystère, ils portent en eux déjà ce mystère. À travers eux nous pénétrons sur la voie sainte où nous entraîneront l'une après l'autre les demandes de la prière du Seigneur. Il fallait cette méditation des paroles de l'invocation, il fallait écouter longuement ce *notre Père*, pour être préparés à entendre et à prier, dans l'intelligence de ce que Dieu nous y donne et nous y réclame, la première requête : *Que Ton nom soit sanctifié.*

Amen..

II

QUE TON NOM SOIT SANCTIFIÉ...

Matthieu 6 : 9.

Quelle étrange prière, en vérité, que l'Oraison dominicale ! Après avoir invoqué Dieu comme notre Père il nous paraîtrait normal de lui exposer aussitôt nos besoins, par où j'entends les besoins de nos frères aussi bien que les nôtres, comme des enfants disent librement à leur père ce qui les préoccupe. Mais non ! le Christ ne nous en laisse pas la liberté. Ce qu'il nous commande, c'est de nous détourner de nous-mêmes pour penser d'abord aux grands intérêts de Dieu.

Il y a une analogie remarquable entre la Prière du Seigneur, le Décalogue et le Sommaire de la Loi. De ces trois textes de l'Écriture entrés dans toutes nos liturgies, on pourrait dire qu'ils présentent deux faces, l'une tournée vers Dieu, l'autre vers les hommes. L'indissoluble union de la vie religieuse et de la vie morale s'y affirme avec une force sans pareille. L'attitude de l'homme à l'égard de l'homme dépend de son attitude envers Dieu. Et Dieu, comme il se doit, occupe la première place. En fait dans les trois premières demandes de l'Oraison dominicale, il n'est question que de

Lui. Le Christ invite ses disciples à s'occuper d'abord pour ne penser qu'à Dieu.

Vous rappelez-vous votre prière de ce matin ou de hier soir? Même si vous n'en étiez pas le centre, ne se rapportait-elle pas tout à ce qui concerne, touche, fait souffrir, fait espérer les vôtres et vous-même? Ah! ces prières sans en avoir conscience, nous tournons autour de nous et, même à travers notre intercession pour les autres, sommes presque toujours ramenés à nous-mêmes.

L'Oraison dominicale nous offre une voie différente : avant d'entretenir Dieu de nos besoins, de nos transgressions, de notre combat, nous devons lui parler de *Lui*.

« Est-il donc nécessaire, demanderez-vous, que nous disions à Dieu ce qu'Il sait infiniment mieux que nous? » Mais pourquoi serait-il plus nécessaire que nous lui exposions nos propres besoins? Le Christ n'a-t-il pas dit à ses disciples au moment même de leur enseigner sa prière : « Votre Père sait ce dont vous avez besoin avant que vous ne lui demandiez » (1)? Nous, cependant, nous ne le savons pas, ou nous le savons mal, et c'est pourquoi que nous en acquérions la connaissance par la prière, et peut-être douloureuse, que nous devons le lui dire.

Le Christ entend que ses disciples fassent passer la cause de leur Père qui est aux cieux devant la leur. Non seulement, remarque Karl Barth, nous est permis mais il nous est commandé de nous intéresser à la cause de Dieu » (2). Lors

(1) Matthieu 6 : 8.

(2) K. BARTH, *Ouvrage cité*, p. 27 sq., *passim*.

que nous prions : « Que ton nom soit sanctifié, que ton règne vienne, que ta volonté soit faite sur la terre comme dans le ciel », nous nous mettons du côté de Dieu, pas moins que cela. Dieu « nous invite à nous joindre à ses desseins et à son action ». Et, du même coup, Il nous fait comprendre que « notre cause est comprise dans la sienne ». Dieu ne veut pas poursuivre, en dehors des hommes, l'accomplissement de son plan à l'égard du monde. Oserai-je affirmer qu'il les veut solidaires de Lui dans l'exécution de ses desseins? Disons donc avec Karl Barth encore, qu'« au sens chrétien il n'y a pas de Dieu sans les hommes ». Et les hommes, apprenant de l'Oraison dominicale le secret de la vraie prière, entrent dans cette solidarité, non pas en regardant à Dieu comme à Celui qui n'a d'autre mission que d'exaucer leurs désirs, mais en acceptant, en voulant qu'Il soit le premier, non seulement dans leur prière, mais dans leur vie.

I

Que ton nom soit sanctifié! Encore une fois, quelle étrange prière! Ne revient-elle pas à demander à Dieu de veiller à son honneur, afin qu'il ne puisse y avoir nulle part aucun doute sur *qui* Il est et sur ce qu'Il fait?

A moins que nous ne répétions ces mots machinalement, nous ne pouvons manquer de nous interroger sur leur signification exacte. Qu'est-ce que ce *nom* qui doit être sanctifié? Les gens religieux qui usent, et parfois abusent, d'un langage

traditionnel ne se doutent pas qu'autour d'eux de personnes entendent les formules dont ils se servent, à supposer qu'ils les comprennent tous les jours eux-mêmes. Que signifie donc ce mot de *nom* contré tant de fois dans la Bible et dont les liturgies font un si grand usage, ne serait-ce pas lorsque l'officiant dit, au commencement du service : « *Au nom* du Père, du Fils et du Saint-Esprit » ?

Pour l'esprit hébraïque le *nom* évoque une notion très voisine de celle de la *personne*. Pour l'homme non civilisé, il y avait « une intimité entre le nom et la chose nommée » : le nom révèle la chose » ou les caractères les plus frappants de la personnalité. Dans l'Ancien Testament, le nom de Dieu révéla ce qu'Il est. Quand le nom, vous vous le rappelez, Il le fait connaître à Moïse en réponse à sa question : « Je vais aller vers les enfants d'Israël, et je leur dirai : le Seigneur de vos pères m'envoie vers vous. S'ils me demandent quel est son nom, que devrai-je leur répondre ? » Alors Dieu dit à Moïse : « Je suis celui qui suis » (1). Le nom que Dieu se donne est constitué dans la langue de l'Ancien Testament par quatre consonnes que l'on appelle le tétragramme sacré.

La question de leur prononciation a été longtemps débattue. Nos Bibles françaises tournent autour d'une difficulté en traduisant : l'*Éternel*. *Jéhovah*, comme la Bible de Luther, certains de nos cantiques. La plupart des hébraïsants lisent :

(1) Exode 3 : 14.

En fait, par respect pour la transcendance divine, les Juifs avaient restreint de plus en plus l'usage du nom divin par excellence, lui substituant peu à peu d'autres noms regardés comme équivalents.

Pour les contemporains de Jésus, nourris de la Loi, des prophètes et des psaumes, le nom de Dieu exprime donc que Dieu est l'*Être*. Jahvé est celui qui est par lui-même, ayant, comme disent les métaphysiciens, le privilège de l'*aséité*. Ne prétendons pas que, dès l'époque de Moïse, cet attribut essentiel de la personne divine ait été parfaitement saisi. Il n'en est pas moins inscrit dans le nom que Dieu prend *pour se révéler*.

Toute la révélation que Dieu donne de lui-même dans le douloureux effort d'éducation qu'il poursuit pendant tant de siècles au milieu du peuple dont Il veut faire son peuple est l'explication croissante de ce que contenait en lui dès l'origine le nom de Jahvé. C'est parce que Dieu lui a fait connaître son nom que son peuple a pu entrer en relations avec Lui et le confesser, dans sa foi monothéiste, non seulement comme le Dieu unique et tout-puissant, Créateur du ciel et de la terre, Celui qui est et par qui tout existe, mais aussi comme le Dieu saint, juste et miséricordieux.

Aussi bien Dieu ne se lasse pas de rappeler à son peuple le sens que celui-ci doit attacher à son nom : « C'est moi qui suis Jahvé ton Dieu, depuis ta sortie du pays d'Égypte, et tu ne dois pas connaître d'autre dieu que moi; il n'y a pas d'autre sauveur que moi (1). » Et vous connaissez

(1) Osée 13 : 4.

le troisième commandement : « Tu ne prendras le nom de Jahvé ton Dieu en vain. »

Est-ce toutefois de ce nom, de ce nom qu'il s'agit dans la première demande de l'Orate dominicale? Il le semble bien lorsqu'on énonce une prière judaïque dont il est impossible de pas la rapprocher : « Que soit glorifié et sanctifié ton grand nom, au sein du monde qu'il a créé selon sa volonté. » Et cependant je ne puis m'empêcher de croire qu'en enseignant à ses disciples à prier pour que le nom de Dieu soit sanctifié Jésus pensait aussi, et peut-être avant tout, au nom qu'il vient de les inviter à donner à leur Père : « Notre Père qui es aux cieux ». La transcendance, l'absoluité de l'être divin sont affirmées ici, ainsi que son amour pour ses créatures, sa tendresse pour les hommes auxquels Il se donne en Jésus-Christ. Et les paroles par lesquelles s'achève la prière sacerdotale que nous rappellent l'évangile de Jean confirment cette intention : « Je leur ai fait connaître ton nom, Seigneur, et maintenant, Seigneur, le leur ferai connaître, afin que l'amour de moi que tu m'as aimé soit en eux, et que je sois moi-même en eux (1). »

II

Le mot *sanctifier* se rencontre fréquemment dans l'Ancien Testament. *Sanctifier*, c'est rendre saint; et comme le terme *saint* implique avant tout, dans la Bible, la notion de *mise à part*, de

(1) Jean 17 : 26.

sanctifier signifie mettre à part, séparer du péché une chose ou une personne en la consacrant à Dieu. Il semble d'ailleurs que tout ce qui est mis en rapport avec Jahvé participe mystérieusement à sa sainteté et soit dès lors sanctifié.

Mais comment est-il possible de sanctifier le nom du Dieu saint? On le peut de deux manières, d'abord en reconnaissant la sainteté de la révélation que ce nom exprime, ensuite en la manifestant dans le monde.

Encore pour la reconnaître faut-il la connaître! La prière que nous méditons « implique, note Karl Barth, que le nom de Dieu est connu de celui qui prie. On ne prie pas pour quelque chose que l'on ne connaît pas ». Connaissons-nous la révélation que Dieu nous a donnée de Lui-même?

Les Églises issues de la Réforme ont, dès le premier jour, mis la Bible, où Dieu nous fait entendre sa Parole, à la base de leurs confessions de foi comme au centre de leur culte. La traduction et la diffusion de la Bible, dans le plus grand nombre possible de langues et de dialectes, a été et demeure l'une de leurs plus grandes entreprises. Toute instruction religieuse protestante est essentiellement biblique. Il semblerait donc que les fidèles de nos Églises dussent avoir une connaissance suffisante de la révélation qu'évoquent les premiers mots de l'épître aux Hébreux : « Après avoir autrefois, à plusieurs reprises et de plusieurs manières, parlé à nos pères par les prophètes, Dieu nous a parlé ces derniers temps par le Fils (1). »

(1) Hébreux 1 : 1.

Hélas ! si nos Églises comptent encore grâce de Dieu, des chrétiens et des chrétiennes dont on peut dire qu'ils sont des hommes et des femmes de la Bible, la lisant, la méditant, nourrissant chaque jour leur pensée et leur prière y puisant une connaissance toujours plus complète de la révélation que Dieu nous y donne de sa nature et de son dessein, que d'incertitudes et de vague, de brumeux et pour tout dire d'ignorance doivent être constatés chez le plus grand nombre ! Les fidèles des Églises de la Bible ne voudront-ils leur parti de ne plus connaître la Bible et peut-être de voir un jour l'Écriture sainte connue que d'eux-mêmes par des catholiques et romains auxquels leur Église, tout au moins dans des pays comme le nôtre, s'efforce de rendre la Bible de plus en plus accessible et familière ?

Je ne méconnais pas l'intérêt ni la valeur des efforts accomplis par des organismes responsables de nos Églises ou par des initiatives personnelles pour remédier à cette situation inquiétante. Mais il y a là cependant une question grave que les Églises protestantes doivent mettre au premier plan de leurs préoccupations. Comment le nom de Dieu sera-t-il sanctifié, c'est-à-dire comment sa sainteté sera-t-elle manifestée dans l'Église et dans le monde auquel l'Église doit son existence, si nos Églises ne retrouvent pas le secret d'un enseignement biblique, et j'ajoute d'une éducation biblique par quoi leurs membres sont conduits à connaître le Dieu de la Bible, le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, Dieu de Jésus-Christ », et à vouloir le faire connaître à ce

n'en ont entendu parler que d'une manière rebu-
tante ou l'ont toujours ignoré.

La responsabilité de toutes les Églises chré-
tiennes est singulièrement redoutable. « Que ton
nom soit sanctifié », prient-elles dans chacun de
leurs cultes ou de leurs offices. Ne s'aperçoivent-
elles pas que leur prière leur revient comme une
exigence à quoi elles ne peuvent se soustraire?
Ce sont elles qui *doivent* sanctifier le nom de Dieu,
attester la sainteté de Celui dont la révélation
leur est confiée comme le dépôt le plus sacré. Ce
sont les Églises dans la diversité de leurs déno-
minations, c'est l'Église de Jésus-Christ tout
entière qui a vocation de confesser la sainteté
de Dieu, non seulement dans ses symboles ou ses
déclarations de foi, mais par son action dans notre
monde déchristianisé.

Les années qui ont précédé la dernière guerre
nous ont montré ce que pouvait être devant le
déferlement d'un néo-paganisme antichrétien, le
témoignage d'une Église confessant sa foi dans
la souffrance et se refusant aux équivoques et
aux compromis que condamne la sainteté de Dieu.
Et, pendant la guerre, d'autres Églises, confes-
santes elles aussi, ont sanctifié le nom de Dieu au
milieu de leurs peuples en ayant le simple et diffi-
cile courage de dire *non* aux puissances tempo-
relles qui prétendaient les gagner à leurs vues. Ne
pas protester alors contre la persécution des non-
aryens, chrétiens ou non, comme ne pas élever la
voix aujourd'hui contre l'injustice sous toutes ses
formes, eût été ou serait, de la part des Églises
qui demandent que le nom de Dieu soit sanctifié,

signer leur propre condamnation. Car il y a, elles, danger redoutable à prier l'Oraison dominicale et à donner l'impression qu'elles hésitent entre le blanc et le noir, entre la lumière et les ténèbres, entre le oui et le non, qu'elles cherchent à ne provoquer aucune désapprobation publique, à se ménager les puissants du jour et que, par politique ou par lâcheté, elles gardent le silence, par exemple, devant les effroyables ravages de la cause de nouveau l'alcool dans notre patrie, de l'évasion fiscale d'un trop grand nombre de privilégiés, et plus encore devant un état social qui laisse dans la misère et l'angoisse du lendemain des travailleurs qui ne reçoivent pas le minimum vital.

Ce n'est pas en se taisant sur les iniquités sur l'immoralité publique que les Églises auront plus de fermeté dans la confession et dans la sanctification du nom de Dieu en face de l'athéisme contemporain. C'est en faisant entendre à bon escient les exigences de la Parole de Dieu, ses avertissements et ses promesses. Encore faut-il que la paternité divine, affirmée dans la prière de l'Église, soit manifestée par sa vie, par son rayonnement de communautés fraternelles où le grand commandement de l'amour est, non une lettre morte, mais l'inspiration constante de l'intercession et de l'action. Alors seulement que les Églises parleront, les hommes qui ne tagent pas leur foi ou qui la combattent prendront-ils peut-être le temps d'écouter des chrétiens qui vivent leur prière et ne se contentent pas de la parler.

La théologie a, certes, une mission capitale à accomplir. Il lui appartient de sonder dans ses profondeurs la révélation que la Bible nous donne du nom de Dieu et d'élaborer la doctrine de Dieu — la *théologie* au sens propre du terme — appelée à prendre place dans la confession de la foi. Il n'y a pas de morale chrétienne, la sainteté de Dieu ne peut être manifestée dans la vie collective de l'Église, si la théologie ne travaille pas sans cesse à donner à l'Église la connaissance de Dieu que le Saint Esprit fait jaillir des entrailles de la révélation. Mais il n'y a pas non plus de théologie fidèle à sa mission propre qui ne tende toujours à s'incarner dans l'obéissance de l'Église, et qui n'inspire d'abord son adoration, son amour et son intercession.

Que l'Église ait la charge en même temps que la gloire de sanctifier le nom de Dieu ne signifie pas que ce nom trois fois saint doive être soigneusement tenu à l'écart de la vie qui n'est pas strictement *cultuelle*. La révélation divine dont l'Église a reçu le dépôt, non pour la garder pour elle seule mais pour la proclamer devant le monde, aurait tout à perdre à être emprisonnée dans les sanctuaires et les sacristies, dans les conciles et les synodes. Pourquoi sa sainteté ne serait-elle pas attestée dans un roman, au théâtre ou au cinéma? Le Dieu dont l'Église doit sanctifier le nom s'appelle aussi, dans la Bible, le Dieu vivant. Si les puissances démoniaques peuvent corrompre tous les ordres de la vie, la gloire du Dieu tout-puissant peut aussi y mettre son reflet et l'Église doit sanctifier le nom de Dieu en formant,

à l'école de la révélation, des penseurs chrétiens, des littérateurs, des artistes, des ouvriers, des hommes d'affaires chrétiens, en qui et par qui la vérité, la pureté, la justice, l'amour apparaissent comme les réalités saintes dont Dieu rend participants ceux qui ne se lassent pas de prier, la foi humble et persévérante, courageuse et joyeuse, des vrais disciples du Christ : « Père... que ton nom soit sanctifié! »

III

Car, enfin, il faut bien en venir à nous, l'Église qui prie « que ton nom soit sanctifié », apprend à discerner dans sa prière une existence qui lui est propre, ne devons-nous pas en attendre autant de chacun des fidèles offrant à Dieu sa prière de l'Église universelle?

Une parole de Kierkegaard éclaire d'une lumière tout ce qui doit être dit ici : « La prière n'est pas fondée en vérité quand Dieu entend ce dont on le prie; elle l'est quand *celui qui prie* continue de prier jusqu'à ce qu'il soit lui-même *celui qui entend* ce que Dieu veut (1). »

Croyez-vous vraiment qu'il nous soit possible de continuer à prier que soit sanctifié le nom de Dieu sans que, tôt ou tard, nous entendions ce que Dieu veut, à savoir que nous sanctifions son nom par notre sanctification?

Ne cédon pas à la tentation d'écarter de

(1) *Prières et Fragments sur la Prière*, p. 43 (Bazouval, Pareds, Vendée).

chemin les appels et les promesses, mais aussi les avertissements et peut-être les condamnations que ce mot a vocation de faire retentir au plus profond de notre vie religieuse. Ne parlons pas ici de piétisme démodé ou de sentimentalisme dangereux. Si une exigence divine est clairement formulée dans l'enseignement du Christ et de ses apôtres, c'est bien celle de la sanctification.

« Soyez parfaits comme votre Père céleste est parfait » (1), a dit Jésus à ses disciples dans ce Sermon sur la montagne où nous est enseignée l'Oraison dominicale. « Comme celui qui vous appelle est saint, écrivait l'apôtre Pierre, vous aussi, soyez saints dans toute votre conduite » (2). De même l'apôtre Paul : « Ce que Dieu veut, c'est votre sanctification... Dieu ne nous a pas appelés à l'impureté, mais à la sanctification » (3); et l'épître aux Hébreux : « Recherchez la sanctification sans laquelle nul ne verra le Seigneur » (4).

N'est-ce pas là ce que nous *entendons* lorsque nous prions en toute vérité : « Que ton nom soit sanctifié »? Et ne voyons-nous pas dès lors qu'appelés à sanctifier le nom de Dieu nous devons nous engager sur une voie, celle de la sanctification personnelle, qui conduit à un but : la sainteté? « Ce que nous serons, écrivait saint Jean aux disciples de l'âge apostolique, n'a pas encore été manifesté. Nous savons que lorsqu'il paraîtra, nous lui serons semblables parce que nous le ver-

(1) Matthieu 5 : 48.

(2) I Pierre 1 : 15.

(3) I Thessaloniens 4 : 3, 7.

(4) Hébreux 12 : 14.

rons tel qu'il est. Et quiconque a cette espérance en lui se purifie comme lui-même est pur (1). C'est en acceptant cette vocation à la sainteté en nous offrant à son accomplissement, que nous sanctifierons le nom de Dieu.

Je sais bien que, de certains côtés, on se pousse à dire qu'« une des raisons les plus décisives qui pousse les âmes à quitter le protestantisme... vient de ce qu'elles ne trouvent pas dans leurs Églises l'aliment spirituel indispensable à la plénitude de la vie chrétienne » (2). On veut bien admettre qu'« il se rencontre des cas de sainteté supérieure, voire héroïque, au sein du protestantisme ». Mais on ajoute-t-on aussitôt, « il est permis d'avancer que ces cas isolés ne sont pas en relation d'efficacité cause à l'égard de la doctrine protestante ». Le Saint-Esprit saint agirait non *par* mais *dans* nos Églises séparées de la source de la sainteté.

Sachons écouter en toute humilité ces jugements. Dieu nous pose sans doute, à travers nos appréciations que nous pouvons trouver sévères, des questions que nous n'avons pas le droit d'éluder. Donnons-nous à la sanctification, à la recherche de la sainteté, dans la vie de nos Églises, dans notre piété personnelle, la place que Dieu assigne incontestablement à l'enseignement apostolique? Je crains que le souci, chez les uns, de remettre en pleine lumière les grandes affirmations de la foi, la détermination, chez les autres, de marquer que l'Église doit *s'engager* résolument

(1) I Jean 3 : 2-3.

(2) *Dictionnaire de théologie catholique*, t.XIV, I, fol.

avec ses fidèles sur le terrain où s'affrontent les idéologies politiques et sociales, ne détournent parfois nos Églises de rappeler sans cesse à leurs membres l'appel de Dieu : « Soyez saints car je suis saint » (1), et ne conduisent ceux-ci à penser qu'elles sont incapables « de satisfaire à tous leurs besoins de perfection morale et religieuse » (2).

Qu'il y ait des conceptions diverses de la sanctification et de la sainteté, nous devons le constater honnêtement. De même que les Églises de la Réforme ne donnent d'autre fondement à leur confession de foi, à leur culte et à leur discipline, que la révélation entendue dans l'Écriture sainte, elles ne sauraient donner aucun autre fondement à leur doctrine de la sanctification et de la sainteté. La sainteté évangélique exclut certaines formes de l'ascétisme monacal ou certaines déviations dangereuses de la vie mystique. Saint Paul et saint Jean sont ses deux grands témoins auxquels il nous faut toujours revenir pour reprendre conscience de notre vocation et apprendre d'eux comment sanctifier le nom de Dieu, le nom de « notre Père » dans notre vie la plus personnelle, dans nos relations avec nos frères dans l'Église de Jésus-Christ, avec tous les hommes auxquels notre vie doit rendre témoignage de la sainteté de Dieu, d'une sainteté qui est vérité, justice, amour et paix. Ainsi prions-nous comme l'enseignait Luther « pour qu'il nous soit donné de faire voir cette grande joie et cette grande paix dont nous parlons

(1) Lév. 11 : 44, 19 : 2, 20 : 7, 26.

(2) *Dict. théol. cath.*, *ibid.*

si souvent. Que l'on remarque cette joie et la paix » (1).

Ce n'est pas sans crainte et tremblement que vous croyez-le, que le prédicateur chrétien prononce de telles paroles. Si elles condamnent ses frères, elles le condamnent d'abord lui-même. Mais la condamnation même nous aide les uns et les autres à discerner que la sanctification et la sainteté dont nous parlent les Apôtres n'ont rien de commun avec un moralisme rigide et trop souvent glacé, desséché et desséchant, dont il est difficile de reconnaître que nous donnons parfois le mauvais exemple. Nous sommes irrésistiblement ramenés à la seule source de la sanctification et de la sainteté où Dieu veut que nous désaltérions nous-mêmes, et c'est sa grâce, sa seule grâce. La grâce qui nous sauve lorsque nous la saisissons par la foi, est la grâce qui nous sanctifie pour que nous sanctifions le nom de Dieu, non pas en nous séparant du monde, mais en étant dans le monde victorieux du mal et rendus capables d'accomplir les œuvres bonnes par quoi notre foi doit exprimer sa reconnaissance. La grâce qui nous sauve et qui nous sanctifie est la grâce qui fait de nous une nouvelle créature, vivant la vie nouvelle d'un fils de Dieu.

Cette grâce, par qui vient-elle à nous? Elle vient de Jésus-Christ. Comment nous sanctifie-t-elle? Elle nous faisant participer à la sainteté de Jésus-Christ qui, par la volonté de Dieu « est de nous la source de notre sanctification » (2).

(1) Cité par BARTH, *la Prière*, p. 33.

(2) I Corinthiens 1 : 30.

IV

Nous voici conduits au plus intime de notre méditation d'aujourd'hui, à ce qui doit, en même temps, marquer son sommet. La prière de l'Église, la prière du fidèle : « que ton nom soit sanctifié », c'est Jésus-Christ qui lui donne, de la part du Père son total exaucement. C'est lui qui proclame par sa vie et par sa mort que le *nom* de Dieu, son caractère, sa personne n'a aucune part au péché des hommes, aucune complaisance pour ce péché qu'Il hait et qu'Il condamne et qu'en même temps l'ardeur de son amour s'emploie tout entière à ramener à Lui l'homme pécheur et à le sauver.

« Je sanctifierai mon grand nom », déclarait Dieu à l'un de ses prophètes (1). Il fallait dissiper toutes les équivoques dont l'homme naturel, parce que sa nature est pervertie par le péché, entoure toujours la personne divine. « L'honneur de son nom » devait être sauvé, comme il est écrit au livre d'Ezéchiel (2). Une fois pour toutes il fallait lever les masques dont les hommes l'affublent. Il n'y a pas de compromis entre Dieu et l'impureté, entre Dieu et le mensonge, entre Dieu et l'hypocrisie, entre Dieu et la dureté de cœur et l'orgueil que l'homme a de lui-même et la haine qu'il ressent à l'égard de son frère.

La Croix du Calvaire dresse à jamais sur la terre la borne-frontière entre la sainteté de Dieu

(1) Ezéchiel 36 : 23.

(2) Ezéchiel 20 : 9.

et le péché des hommes. La parole du Christ dans sa prière sacerdotale : « Je me sanctifie même pour eux » (1) signifie sa détermination d'être mis à part, d'être consacré comme la victime dont le sacrifice est offert à Celui dont « les yeux sont trop purs pour voir le mal » (2) et dont il convient que s'accomplisse la justice. Mais au même temps la Croix nous révèle l'insondable grandeur d'un Amour qui, ne se laissant arrêter par aucun refus, ne recule pas devant le don total où Dieu nous déclare que, si sa sainteté est justice, elle est aussi miséricorde et grâce.

Cette double révélation de la Croix, les premiers disciples ne l'ont pas connue tout de suite. De la mort de leur Maître sur Golgotha, alors que les ténèbres recouvrent Jérusalem, ils n'ont éprouvé tout d'abord qu'une inexprimable douleur. Le *nom* de leur Dieu, ce nom de Père, si souvent ils avaient recueilli sur les lèvres de Jésus, n'était-il pas profané, avili de la façon la plus irréversible par la victoire des ennemis de leur Maître? Après un tel échec, pourrait-il jamais sanctifié?

« Je sanctifierai mon grand nom » avait promis Dieu par son prophète. Et voici que la lumière du matin de Pâques chasse définitivement les ténèbres du Calvaire. Les apôtres se lancent sur tous les chemins du monde pour annoncer que Dieu a ressuscité Jésus. En donnant sa vie sur le Calvaire, en acceptant d'être fait péché, com-

(1) Jean 17 : 19.

(2) Habacuc 1 : 13.

le dit saint Paul, en s'offrant en sacrifice, le Christ accomplissait bien la volonté rédemptrice de son Père. Le même éternel amour incarné en Jésus homme, mourant à Golgotha, est attesté par la résurrection du Fils unique de Dieu et par son élévation à la gloire. Parce que le Christ a voulu sanctifier jusqu'à la mort le nom de son Père, Dieu a sanctifié son propre nom en « élevant souverainement » le Fils et « en lui donnant le nom qui est au-dessus de tout nom, afin qu'au nom de Jésus tout genou fléchisse dans les cieux, sur la terre et sous la terre, et que toute langue confesse que Jésus-Christ est le Seigneur, à la gloire de Dieu le Père » (1).

Ainsi chantaient la foi et l'adoration de saint Paul. Mais il savait qu'élevé dans la gloire éternelle, le Christ n'était cependant pas un Seigneur lointain. Il savait qu'ayant sanctifié le nom de son Père en lui-même, dans son existence humaine et dans sa mort humaine, le Christ la sanctifie dans la vie de ses disciples en étant leur sanctification. Et c'est à ce terme que nous conduit la méditation de la première demande de l'Oraison dominicale. L'Église et ses fidèles doivent sanctifier le nom de Dieu, ils doivent faire éclater aux yeux de tous que la cause de Dieu, dont ils font leur cause, est la plus sainte de toutes parce qu'elle est la cause de la justice, de la vérité, de la paix et de l'amour. Mais ils ne le peuvent que parce que le Seigneur de gloire leur est tout proche et que, par son Esprit, sa vie peut devenir leur vie. Avec quel tressaille-

(1) Philippiens 2 : 9-11.

ment d'impatience ils regardent alors au de
tout ce qui est encore en eux misère, souillu
servitude du péché ! Non, le Christ n'a pas tr
ses disciples ; le nom de son Père sera san
dans l'Église et dans ses membres parce qu'
déjà sanctifié en lui. L'Église, au jour m
par son Seigneur, paraîtra devant lui « sain
irrépréhensible » (1). Et ses fidèles, « sanctifié
fois pour toutes par le sacrifice du corps de J
Christ » (2), adoreront Celui qui exauce la
de l'Église universelle et manifeste sa sa
dans la sainteté de ses enfants.

Ame

(1) Ephésiens 5 : 27.

(2) Hébreux 10 : 14.

III

QUE TON RÈGNE VIENNE, QUE TA VOLONTÉ SOIT FAITE SUR LA TERRE COMME AU CIEL

Matthieu 6 : 10.

Méditer, dans une même prédication de Carême, deux demandes de l'Oraison dominicale si lourdes de questions posées à l'Église et à ses fidèles, c'est nous engager dans une entreprise qui risque de nous attirer le reproche de superficialité. J'incline à penser cependant, ces deux requêtes orientant notre prière vers la victoire dernière sur le péché, que nous devons nous efforcer d'écouter ce qu'ensemble l'une et l'autre nous disent du triomphe définitif de Dieu. Si Jésus les a mises dans le cœur et sur les lèvres de ses disciples, c'est tout au moins parce qu'il croyait possible leur exaucement. Elles portent donc au Père une espérance implantée au plus profond de la foi de l'Église par son Seigneur. Plus même qu'une espérance : la ferme assurance que le véritable destin du monde y est révélé et qu'il s'accomplira.

*que ton Règne vienne
que ta Volonté soit faite*

C'est ~~bien~~ vers ces horizons immenses qu'in-
 mement liées l'une à l'autre les trois premiè-
 demandes de la prière du Seigneur nous obligent
 à diriger nos regards. Ne nous laissons pas de rendre
 grâces de ce qu'elles nous appellent à donner
 première place dans notre prière à la gloire de Dieu
 et à l'accomplissement de ses desseins. La terre
 et le ciel s'offrent à notre contemplation, comme
 le champ où se déploie l'action divine. Et cette
 action tend vers un but, que nous devons vouloir
 avec Dieu en le faisant nôtre par notre interces-
 sion même, à savoir l'avènement définitif
 du royaume de Dieu annoncé par le Christ. Ce n'est
 pas notre pauvre ~~petite~~ existence individuelle
 que notre prière doit d'abord présenter à Dieu
 malgré l'orgueil que nous pouvons en avoir
 c'est de son œuvre, voulue dès avant la création
 du monde, poursuivie inlassablement, depuis la
 chute, en vue de la rédemption ~~du monde~~, que
 nous devons lui parler. ~~Encore une fois, nous~~
 conformons-nous au commandement si précis
 de Jésus? Cherchons-nous tout au moins à le prendre
 au sérieux? ~~Notre entretien d'aujourd'hui ne~~
 montrera ~~qu'à~~ prier selon la volonté du Christ
 nous ne sommes jamais laissés à une contem-
 plation qui nous ferait oublier le redoutable problème
 de notre fidélité personnelle et de la fidélité
 de l'Église. Notre prière, tout au contraire, nous place
 devant une exigence d'obéissance devant laquelle
 une décision ne peut être éludée. Et nous ne pou-
 vons demander que le règne de Dieu vienne
 que sa volonté soit faite sans que les questions
 les plus concrètes nous soient posées.

Sans doute n'est-il pas inutile de nous rappeler que ces deux demandes de l'Oraison dominicale, comme les autres d'ailleurs, doivent être entendues, méditées, priées dans le climat de l'invocation : « Notre Père qui es aux cieux ».

Le règne dont nous avons à demander la venue est le règne d'un Dieu dont l'amour paternel enveloppe ses créatures; c'est la volonté d'un Père qui doit s'accomplir sur la terre comme au ciel, et c'est à « notre Père », et non pas à un Dieu lointain et caché, soucieux avant tout d'affirmer sa puissance, que nous apportons notre prière, avec la filiale confiance qu'Il nous écoute et veut nous exaucer.

I

~~Que ton règne vienne ! — Une remarque s'impose : le même terme hébreu, auquel correspond un même mot grec, est traduit en français tantôt par *règne* et tantôt par *royaume*. Notre langue distingue, en effet, entre le *règne*, ou la *royauté*, qui marque le pouvoir, l'autorité qui s'exerce, et le *royaume* par quoi nous désignons le pays où règne un roi. Le choix de celui de ces deux termes qui convient en tel ou tel passage dépend évidemment d'un ensemble de circonstances et de nuances délicates du texte qui font appel à la science et, je dirais volontiers, au tact exégétique des traducteurs. Vous comprendrez que je ne m'attarde pas à ce point, mais il convenait d'en signaler l'importance.~~

Quoi qu'il en soit, l'espérance que Dieu établira,

à un moment de l'histoire, son règne ou son royaume, date de plusieurs siècles avant que Jésus ne fasse entendre, après Jean-Baptiste cette solennelle exhortation : « Repentez-vous, car le royaume des cieux est proche ». A vrai dire l'Ancienne Alliance a toujours été pénétrée par l'attente, exprimée sous des formes diverses, d'une victoire définitive de Dieu. Mais, à partir du VIII^e siècle avant Jésus-Christ, les grands prophètes d'Israël en ont été les véritables hérauts. L'espérance messianique, si caractéristique dans l'Israël d'après l'exil, est le fruit incontestable de la prédication. Celle-ci pouvait bien soulever des colères et susciter des refus; elle n'en a pas moins imprégné leur peuple de la certitude qu'à l'heure marquée par sa sagesse et sa miséricorde, Dieu répondra à la prière et à l'attente des justes par une intervention décisive qui marque l'inauguration de son règne.

N'essayons pas d'énumérer les multiples interprétations données aux deux requêtes de notre texte. Il en est cependant qu'il convient d'écarter résolument. J'ai rencontré des chrétiens si totalement persuadés que la venue du règne de Dieu est indépendante de tout effort humain qu'ils croyaient pouvoir se renfermer dans une passivité dangereusement favorable à la paresse spirituelle et finissaient par juger inutile la prière elle-même. Puisque l'homme ne peut rien, pourquoi chercherait-il à intervenir auprès de Celui qui seul tout dépend? Il n'y a qu'à attendre que Dieu agisse!

Pour d'autres, prier que la volonté de Dieu

soit faite sur la terre comme au ciel, c'est prendre, en face de la vie et des épreuves et des douleurs qu'elle apporte, une attitude de résignation. Comment ne pas respecter les disciples du Christ qui se cramponnent, si j'ose dire, à cette demande de l'Oraison dominicale de peur d'être vaincus par l'amertume ou la révolte, et déclarent ainsi à Dieu qu'ils se résignent aux coups qui les frappent et laissent meurtrir leur chair ou leur cœur? Ils se rappellent qu'en Gethsémané le Christ a prié : « Que ta volonté soit faite et non pas la mienne... » S'il s'est résigné, lui, à boire la coupe devant laquelle il avait d'abord reculé, comment le chrétien, accablé par la maladie, brisé par le deuil, ne se sentirait-il pas obligé à semblable résignation?

Faut-il redire que la résignation n'est pas une vertu chrétienne? et qu'il n'y a pas de rapport entre l'acte de foi et d'amour par quoi le Christ a affirmé, en pleine tempête de l'âme, que la volonté du Père doit être *première*, et la « résignation » dite chrétienne à ce que l'on reconnaît inévitable parce que voulu par une puissance supérieure dont l'action ne saurait être contre-carrée? Il y a un fatalisme inconscient, dans cette interprétation de notre prière, singulièrement éloigné de l'acceptation victorieuse de la souffrance, et plus encore, de l'offrande de soi-même, chaque jour renouvelée à la volonté de Dieu connu, aimé et obéi comme le Père.

Où, c'est bien d'une victoire que nous parlons ici à Dieu, de sa victoire à Lui sur toutes les puissances de Satan. Demander qu'elle soit enfin

et définitivement remportée, c'est reconnaître qu'elle ne l'est pas encore. L'Oraison dominicale n'est pas la prière d'un optimisme béat, qui si souvent, avant les deux guerres mondiales trouvait dans le progrès humain le fondement de son attente du règne de Dieu. Il semblait qu'avec le concours de tous ceux qu'animait un idéal comme l'on aimait à dire, de justice, de liberté et de paix, l'humanité se rapprochait d'année en année du Royaume de Dieu. Nous sommes revenu de ces illusions, du culte du progrès, de la religion de la science. Des horreurs, dont les camps de torture et de mort ont marqué le sommet provisoire, nous ont contraints de voir ce que le Malin dont parle l'Oraison dominicale, est capable de faire des hommes et par les hommes. Nous avons été jetés en pleine réalité du péché, des ignominies et des atrocités qu'il engendre. Et c'est devant tout cela, qui a été vécu et souffert par des êtres que nous avons aimés, c'est devant tout cela dont le souvenir, mêlé d'anxiété, nous glace parfois d'épouvante que, dans la communion de l'Église universelle, nous persistons à prier « Que ton règne vienne, que ta volonté soit faite sur la terre comme au ciel ! »

Que les hommes perdent la foi devant ce déploiement de forces démoniaques et devant leur triomphe, qui pourrait s'en étonner? Mais qu'un des chrétiens, les yeux grands ouverts à la réalité la plus tragique, et ne consentant pas aux vainesses redites, aient prié l'Oraison dominicale à Dachau ou à Auschwitz, ou la prient aujourd'hui sur « terre brûlée » de leur patrie coréenne, qui n

~~verrait un miracle saisissant de la grâce de Dieu?~~

Passivité? Résignation? Ah! que non! C'est bien le défi le plus audacieux jeté à celui que Jésus appelait « le prince de ce monde », à celui qu'un Bernanos, lui ouvrant la porte de la littérature contemporaine, nous a si souvent montré rôdant autour des hommes et plus encore hélas! disputant à la grâce, au plus profond de nous-mêmes, ne fût-ce que l'espérance qu'un jour, affranchis du péché, nous connaîtrons la liberté et la paix ~~des enfants de Dieu.~~

8 « Que ton règne vienne! Que ta volonté soit faite sur la terre comme au ciel! » Il suffit que l'Église et nous en elle apportions à Dieu ces paroles dont le Christ a fait notre prière pour qu'au milieu d'une humanité asservie à la peur, à la haine, au désespoir, un chant d'espérance et de victoire soit entendu dans les profondeurs secrètes d'âmes prisonnières du péché. Prier ainsi, c'est proclamer que le destin du monde n'est pas de s'effondrer, avec nos civilisations que maintenant nous savons mortelles, dans un désordre gigantesque qu'aucun effort humain ne pourra plus surmonter, ou tout au contraire, de devenir l'esclave d'un totalitarisme faisant triompher son ordre en tuant la liberté. C'est affirmer qu'il y a une intention de Dieu à l'égard du monde, que nous ne sommes pas livrés à jamais au bon plaisir de Satan, que le Père de notre « frère premier-né » Jésus-Christ veut que sa volonté s'accomplisse sur la terre aussi bien que dans le ciel, et que nous allons à la rencontre d'un *événement* dont nul,

pas même le Fils ne connaît l'heure (1), et par qui sera manifesté aux regards de tous que Dieu est le vainqueur.

~~Tout ceci, je le sais, peut paraître absurde~~ à certains de mes auditeurs. Que valent aujourd'hui les affirmations de la foi chrétienne en face de la triomphante démonstration du matérialisme historique ou des désespérantes négations de l'existentialisme athée? Ne prétend-on pas nous enfermer ainsi dans notre prison de la terre avec ses injustices et ses misères, dont les uns nous font espérer que nos lointains descendants en connaîtront la réparation, avec ses solitudes affreuses dont les autres nous annoncent qu'aucune présence humaine n'y mettra jamais fin dans nos huis-clos d'ici-bas. Et pourtant la foi chrétienne, sur la seule parole de Jésus-Christ, croit à l'exaucement de sa prière, elle attend, elle salue d'avance la venue du règne de son Dieu et elle porte en elle la ferme confiance qu'à la joyeuse obéissance dans le ciel, des anges et des bienheureux répondra sur une terre renouvelée, le filial et définitif consentement des hommes à la volonté de « notre Père qui est aux cieux ».

II

Comment pouvons-nous, dans notre monde contemporain, tel que nous le connaissons vous et moi, croire encore et toujours que, si le Christ nous a enseigné à prier l'Oraison dominicale

(4) Matthieu 24 : 36.

c'est pour que nous la priions, sûrs de son exaucement? — A cette question, il n'y a qu'une réponse : c'est à cause de Jésus-Christ.

Non pas seulement parce que le Christ a prescrit à ses disciples de « prier ainsi ». Et certes il y a là un motif suffisant pour emporter l'acquiescement de tout chrétien. Mais encore parce que, dès le premier jour de son ministère public, il a annoncé la venue du Royaume de Dieu. Il faudrait avoir le loisir de montrer, sur ce point, la riche diversité de son enseignement. Le royaume (ou le règne) est-il présent ou futur? spirituel ou social? Quelque réponse que l'on donne à ces questions, elle peut être appuyée par des paroles de Jésus. Rien de rigide dans sa conception du royaume de Dieu ou de sa propre royauté; de la plasticité, de la souplesse, et beaucoup de nuances. Je me rappelle la définition qu'un penseur chrétien social avait tenté de donner du royaume de Dieu; elle comptait quatorze lignes, bourrées de termes difficiles — et pour finir on sentait que la notion évangélique du royaume, loin de se laisser emprisonner dans cette interminable formule, la débordait de toutes parts.

Toujours, à travers les paroles du Christ, nous entrevoyons une réalité essentiellement religieuse, qui n'est autre que l'accomplissement dernier du dessein de grâce, toujours le même, que Dieu poursuit depuis des siècles. Aventure redoutable où Dieu, face au péché de l'homme, à ses résistances, à ses refus, à ses reniements, dispose d'une arme dont Satan, le premier, connaît l'efficacité : l'infinie patience de son éternel

amour. La victoire viendra, mais ce ne sera pas le triomphe brutal d'une force écrasant son adversaire; ce sera un commencement nouveau posé dans l'Histoire, portant en lui, non seulement la promesse, mais déjà la réalité du règne de Dieu.

Ce sera? — Non, cela *est* déjà. Jésus-Christ *est* ce commencement nouveau. Sa présence humaine signifie une brisure des déterminismes de l'histoire, un acte de la liberté souveraine de Dieu, le signe décisif que c'est à Lui, et non pas au Malin qu'appartiendra le dernier mot. ~~Alors~~ comme nous comprenons que Jésus ait dit un jour à ses disciples : « le royaume de Dieu est venu jusqu'à vous » (1), et dans une autre occasion (la traduction est d'ailleurs contestée) : « le royaume de Dieu est au milieu de vous » (2). Parce que « sa nourriture est de faire la volonté de son Père » (3), et que sa filiale obéissance poursuit sans aucune défaillance, il est, lui-même, ~~une~~ présence du règne de Dieu.

✧ Nous sommes une fois encore devant l'un de ces grands paradoxes de l'Évangile. Le Christ nous demande de prier pour que vienne le règne de Dieu et que sa volonté soit faite sur la terre comme au ciel, mais nous ne le pouvons que parce qu'en lui ce règne est déjà venu et cette volonté dès maintenant accomplie. Il savait la victoire acquise lorsqu'il s'est écrié : « Je voyais Satan tomber du ciel comme un éclair! » (4). La Croix, la victoire

(1) Matthieu 12 : 28.

(2) Luc 17 : 21.

(3) Jean 4 : 34.

(4) Luc 10 : 18.

de Pâques, l'élévation à la gloire, tout est donné, ainsi que la royauté du Père, dans la venue du Fils. Et Karl Barth a raison de dire : « le dernier mot a été prononcé. Il n'y a plus rien à y changer. Nous vivons sur cet événement » (1). Mais aussitôt il ajoute : « Cela implique que nous avons d'autant plus de raisons de prier : « Que ton règne vienne ». Il n'y a pas là de contradiction. »

III

Non, il n'y a pas contradiction, parce que la prière de l'Église universelle n'a d'autre point d'appui que l'événement par quoi le monde a été bouleversé il y a dix-neuf siècles et qui s'appelle l'incarnation, la mort et la résurrection de Jésus-Christ. L'Église sait que cet événement est tout autre chose qu'une pauvre petite tentative de Dieu pour arracher à Satan son empire ; il manifeste la toute-puissance de l'Amour qui se sait assez fort pour accepter l'apparente défaite du Calvaire, parce que la lumière de Pâques fera voir dans la Croix la révélation de la souveraineté de la grâce.

✕ Mais il faut que l'Église, par sa prière, marque sa volonté de ne pas contrecarrer l'exécution du plan de Dieu. Et il faut qu'écoutant la deuxième et la troisième demande de l'Oraison dominicale avec autant d'attention que la première, elle soit conduite à supplier Dieu « de la libérer de l'interminable imperfection de son obéissance » (2).

(1) *Ouvr. cité*, p. 36.

(2) *Ibid*, p. 40.

Car, encore une fois, prier, et surtout prier la prière du Seigneur, c'est s'engager sur la voie de l'obéissance. Assurément le *quand* et le *comment* de la venue du règne de Dieu ne dépendent aucunement de nous. Dieu est seul juge des temps et des moyens. « Nul ne sait le jour ni l'heure, pas même le Fils, mais le Père seul » (1). Et cependant prier que son règne vienne, n'est pas seulement nous préparer à sa venue, c'est prendre aussi la décision de n'y faire en rien obstacle. Et demander que la volonté du Père se fasse sur la terre comme au ciel, c'est, ou bien une vaine redite, ou bien l'affirmation solennelle que nous abandonnons à Dieu notre vie pour qu'Il nous fasse vouloir ce qu'Il veut et accomplir ce qu'ainsi nous aurons voulu dans un consentement sans réserve à sa volonté. L'Église prie : « Que ton règne vienne » Elle doit être, elle est, au milieu des hommes la sentinelle vigilante qui attend la venue du Royaume. Mais elle doit être aussi l'annonciatrice de ce Royaume, non pas auprès de quelque privilégiés, mais dans les masses humaines auxquelles elle doit faire entendre son témoignage. Celui qui lui a enseigné comment prier lui interdit de croire que, pour préparer la victoire définitive de Dieu, elle ne puisse rien d'autre que prier. « Cette bonne nouvelle du royaume, a-t-il dit, sera prêchée dans le monde entier pour servir de témoignage à toutes les nations. Alors viendra la fin » (2). La fin, c'est-à-dire l'achèvement d

(1) Matthieu 24 : 36.

(2) I Corinthiens 15 : 24.

temps de l'Église inauguré par la mort et la résurrection du Christ et le commencement du « siècle nouveau » — j'emploie l'expression de l'Écriture — qui sera celui de son retour en gloire et de l'avènement du royaume où « Dieu sera tout en tous » (1). ✓
FIN

La vocation apostolique de l'Église a donc ses racines les plus profondes dans sa prière que vienne le règne de Dieu. L'Église qui prie ainsi est appelée à coopérer à l'exaucement de sa prière en portant à toutes les nations la bonne nouvelle du salut par Jésus-Christ. La prière et l'apostolat sont si indissolublement liés, de par la volonté du Chef de l'Église, qu'il est permis de dire que les Églises où le devoir missionnaire laisse indifférents, ou même hostiles, les fidèles, n'ont pas encore appris à prier l'Oraison dominicale, et tout d'abord à l'*écouter*, avec la volonté de prendre au sérieux les exigences qu'elle place devant leur foi. Et l'une de ses exigences fondamentales est assurément que l'Église proclame le salut par Jésus-Christ, non seulement là où elle a pris racine au cours des siècles passés, mais partout où la bonne nouvelle n'a pas encore été annoncée. Saint Paul ne faisait que développer la parole du Christ, que je viens de vous rappeler, lorsqu'il disait aux chrétiens de Rome, à propos des Juifs et des païens : « Comment invoqueront-ils Celui auquel ils n'ont pas cru ? Et comment croiront-ils en Celui dont ils n'ont pas entendu parler ? Et comment en entendront-ils parler si personne ne le leur prêche ? Et comment

(1) I Corinthiens 15 : 28.

ira-t-on le leur prêcher si personne ne leur envoie? » (1).

Plaignons les chrétiens qui demeurent sourds à de tels appels! Plaignons les Églises protestantes qui ne reconnaissent pas dans l'évangélisation et l'apostolat la fonction essentielle de l'Église, acculant ainsi aux plus graves péchés l'œuvre missionnaire qui s'en acquitte en leur nom! Heureuses au contraire les Églises qui prennent pas leur parti de ce que la grande majorité des hommes ignorent tout de l'Évangile, et reculent ni devant le labeur de l'intercession ni devant des sacrifices d'hommes et d'argent pour que la grande nouvelle de l'amour de Dieu soit annoncée aux peuples de la terre! Saint Jean Chrysostome, le plus puissant prédicateur chrétien du IV^e siècle, disait un jour : « Celui qui pose la main sur le gouvernail du monde ». Il découvrait les horizons immenses que la vraie prière embrasse du regard de la foi. Que devrions-nous dire aujourd'hui, alors que, dans notre monde rapetissé par la rapidité croissante des moyens de communication, des multitudes immenses vivent encore, peut-être faut-il dire vivent plus que jamais sans Dieu et sans espérance, sans le Dieu de la grâce salvatrice, sans l'espérance de la victoire sur la mort et de la vie éternelle? Ou plutôt qu'est-ce que Dieu nous dit aujourd'hui? C'est ce qu'il dit à ses Églises lui répétant : « que ton règne vienne! » Ne nous semble-t-il jamais l'entendre les adjurer de sortir de leur égoïsme, de leur

(1) Romains 10 : 15.

replient sur elles-mêmes, les inviter à discerner les signes des temps, à franchir les portes partout ouvertes en dépit des obstacles et des oppositions, et à donner les messagers qui, sur tous les chemins de la terre, prépareront dans le cœur des hommes la venue du Seigneur?

La prière de l'Église universelle porte en elle la vocation de l'Église à l'évangélisation du monde. Ce monde, elle doit le prendre, *tel qu'il est*, dans son amour et dans sa prière, et en préparer le salut par son apostolat. Alors seulement elle n'aura pas mauvaise conscience en priant : « Que ton règne vienne! ».

IV

La prière de l'Église, n'est-ce pas nous aussi, ses fidèles qui, dans notre vie personnelle, la présentons à Dieu? Déjà, dans notre dernier entretien, nous l'avons vue revenir à nous, porteuse d'un appel impossible à ne pas entendre. Et aujourd'hui, lorsqu'en particulier nous nous écoutons prier : « Que ta volonté soit faite sur la terre comme au ciel », nous sommes contraints de nous arrêter, car une question nous est posée : « Qu'est-ce que tu fais pour que la volonté de Dieu s'accomplisse parmi les hommes? et d'abord te soucies-tu vraiment de la faire toi-même, dès lors qu'elle t'est révélée par Dieu dans sa Parole et attestée à ta conscience par son Saint Esprit? »

Ce n'est pas toujours facile de discerner la volonté de Dieu à l'égard de ses enfants. Nous

sommes parfois dans un clair-obscur où nous sommes enclins à prendre notre volonté pour la volonté de Dieu. Et souvent la vie nous place à des carrefours où nous avons peine à reconnaître la voix de la fidélité. J'éproue quelque réserve, je le confesse, devant les chrétiens qui savent toujours parfaitement ce que Dieu a décidé à leur sujet. Une humble et persévérante prière nous conduit seule à la pleine clarté. Dieu peut juger bon de nous faire attendre. Mais dans les demandes que nous méditons aujourd'hui, nous finissons toujours par entendre les murmures d'ordre que nous donne notre Seigneur. Mais sommes-nous vraiment décidés à lui demander la force de lui obéir?

Ne répondons pas trop hâtivement que nous faisons, cette volonté divine, dans la mesure où nous la connaissons. Ne soyons pas trop prompts parce que ceux qui nous voient vivre rendent témoignage de notre moralité, de notre attachement à notre vie familiale et à nos devoirs professionnels, de notre intérêt pour l'œuvre de Dieu et de notre Église, voire même de notre piété. À croire que nous faisons, sur la terre, la volonté de Dieu comme elle est faite dans le ciel. Ce que les autres voient de nous n'a souvent aucun rapport avec ce que Dieu voit, non pas de nos apparences mais de notre vie profonde, avec ses recoins, ses détours et ses bas-fonds. Et Il sait, Lui, ce que nous préférons ne pas nous avouer à nous-mêmes qu'au moment même où nous lui disons : « Que ta volonté soit faite sur la terre », et donc en même temps par moi, nous n'avons pas toujours envie d'

faire telle que, cependant, nous la connaissons sans hésitation possible. Peut-être même sommes-nous décidés à ne pas la faire, à faire ce que *nous*, nous voulons et qui est contraire à ce que Dieu veut?

Ah! qu'elles sont maudites, ces racines du péché auxquelles la grâce, en nous, a porté un coup mortel, qui ne veulent pas mourir tout à fait, et qui infectent notre vie intérieure! Que de transgressions, sans doute connues de nous seuls, aux commandements du Sermon sur la montagne : « Il a été dit aux anciens... mais moi je vous dis : ...! » (1). Et que de désobéissances, grandes ou petites, ouvertes ou soigneusement camouflées à la loi nouvelle de l'Amour : « Aimez-vous les uns les autres comme je vous ai aimés » (2)! En vérité plus nous nous offrons à la lumière que le Christ, parce qu'il est la lumière du monde, projette dans l'âme de ses disciples, plus nous sommes obligés de reconnaître que toutes les forces contraires à la volonté de Dieu trouvent en nous je ne sais quelle complicité secrète.

Faut-il donc nous avouer vaincus? Renoncerons-nous à la prière que le Christ a mise dans notre cœur? Nous livrerons-nous à la tyrannie de nos instincts, de nos convoitises, de notre égoïsme ou de notre orgueil? Mes frères, c'est le moment, pour quiconque se déclare chrétien, de persévérer dans la prière. C'est le moment de mettre dans notre : « Que ta volonté soit faite

(1) Matthieu 5 : 21, sqq.

(2) Jean 13 : 34 et 15 : 12.

sur la terre » le cri de notre angoisse et de détresse, mais aussi notre foi en la volonté de d'unir notre volonté à la sienne, de nous aimer et vouloir la sienne, et de nous aider à l'accomplir, jour après jour, dans le déroulement de notre existence quotidienne. C'est le motif de persévérer dans la prière et de décider si nous optons réellement pour Dieu ou pour le monde.

Devenir, par la grâce de Dieu, un chrétien connaissant la volonté de Dieu à son égard, met sa joie à lui obéir dans les petites et les grandes choses, et lui demande le secret d'une humble et courageuse fidélité, telle doit être notre attitude première. Bénissons Dieu d'avoir rencontré sur notre route des disciples du Christ en qui était obéissance joyeusement consentie et, pendant les jours d'épreuve, acceptation transfigurée de souffrance et en faisant une force d'ascension vers une plus radieuse lumière. Mais demandons surtout la même grâce d'obéissance et de fidélité.

Je pense en cet instant à ceux de mes frères et sœurs que la maladie ou l'âge réduit à l'inaction, peut-être à l'immobilité. Devant les tâches immenses auxquelles nous appellent les prières que nous venons de méditer, comme vous sentez faibles, impuissants, incapables de rien faire, qui contribue à préparer la venue du règne de Dieu.

Ne vous laissez pas, mes frères et mes sœurs, accabler par ces pensées ! Un magnifique ministère est offert à chacun de vous : celui de la prière.

(1) BULTMAN, *Le Christianisme primitif*, pp. 70-71 (Paris, Payot).

Dans votre solitude ou dans votre inaction, prenez l'Oraison dominicale comme compagne de vos journées et de vos insomnies. Essayez de la prier en donnant à chacune de ses trois premières demandes — ne parlons pas des autres encore — la plénitude qu'elles renferment et que nos entretiens sont loin d'avoir embrassée. Permettez à Dieu de vous faire ouvriers avec Lui au service de sa cause dont Il veut que nous fassions la nôtre. Laissez-le vous faire contempler les gloires du ciel où les anges trouvent leur allégresse à faire sa sainte volonté. Sortez de vous-mêmes, de vos préoccupations, de vos épreuves même, pour prendre dans votre intercession l'Église, son témoignage, son apostolat jusqu'aux extrémités du monde. Priez pour que cet immense labeur, souvent difficile et douloureux, s'accomplisse avec un amour généreux et désintéressé. Nourrissez votre prière de tout ce qui est, sur la terre, la cause de Dieu et par conséquent la cause de l'homme, de sa délivrance, de son vrai bonheur. Vous découvrirez alors que, si solitaires, si inactifs en apparence que vous soyez, vous êtes entrés dans la grande famille de ceux que le Christ appelait « les fils du Royaume » (1), dont la vie prophétique annonce la dernière victoire. Ah! qu'avec vous nous aussi, là où Dieu nous appelle à le servir, nous connaissions la joie de savoir que la prière du Seigneur est déjà exaucée et que son règne vient!

Amen!

(1) Matthieu 13 : 38.

IV

DONNE-NOUS AUJOURD'HUI NOTRE PAIN QUOTIDIEN

Matthieu 6 : 11.

S'il ne s'agissait de la prière enseignée par le Christ à ses disciples nous serions sans doute tentés de nous écrier : « quel déconcertant désordre ! » Nous venons de contempler, au delà du temps présent, l'achèvement victorieux du dessein de Dieu à l'égard du monde, nous allons être mis en présence des saintes réalités du pardon et de la vie libérée du péché, et voici qu'entre la contemplation du ciel et l'appel à la miséricorde de Dieu, nous devons faire place à un souci tout matériel, à la préoccupation de notre nourriture sous sa forme la plus élémentaire, la plus humble : notre pain quotidien ! A moins de se résigner à des répétitions machinales notre vie spirituelle est-elle capable de changer si rapidement de plan ?

Peut-être vos réflexions sur l'Oraison dominicale vous ont-elles conduits à penser ainsi ? Pour ma part, dans ce désordre apparent, je vois un ordre magnifique ! Le Christ nous demande, dans notre prière, de mettre la cause de Dieu

avant la nôtre, de parler à « notre Père » de gloire et de son triomphe avant de lui exposer nos besoins. Cependant il ne veut pas que ce qui est nécessaire à la vie de ses enfants soit passé sous silence. Et que faut-il d'abord à sa créature pour qu'elle accomplisse sur la terre sa vocation de fils de Dieu, sinon qu'elle existe, que son existence physique soit assurée? En nous enseignant à demander notre pain quotidien avant le pardon de nos péchés, le Christ nous autorise à penser qu'il y a des situations de détresse matérielle, des déficiences alimentaires qui paralysent la vie spirituelle et qu'il est normal que la liberté glorieuse des enfants de Dieu soit mise en œuvre par des hommes qui mangent à leur faim. Et pourquoi donc cette requête aurait-elle pu prendre place sinon là où Jésus l'a insérée? Entre la demande du pardon et celle de la délivrance. Ou tout à la fin de l'Oraison? C'est alors que nous ne pourrions échapper à une impression de désordre. En vérité, ce qu'aucune commission de liturgie n'eût sans doute osé imaginer, le Christ dans sa sagesse, l'a voulu pour ses disciples : c'est alors que le souci de la gloire de Dieu s'est affirmé en premier, nous pouvons, nous devons ensuite entretenir de nous notre Père dans les cieux en mettant au premier plan l'exigence fondamentale de notre vie, à savoir que les énergies vitales indispensables nous soient données.

Et nous voyons ici comment la deuxième partie de l'Oraison dominicale s'articule avec la première : « C'est parce que Dieu est le Seigneur du ciel et de la terre que nous pouvons lui demander

la nourriture chaque jour nécessaire à la conservation de la vie qu'Il nous a donnée » (1), et dans laquelle Il veut que soit manifestée la grandeur de son pardon et de sa victoire sur le Malin. Mais Il est aussi le Père, et la liberté, donnée à ceux qu'Il a adoptés comme fils de lui exposer une requête dont l'objet est si matériel, est soulignée par le contraste entre l'accent des trois premières demandes et celui des trois dernières. S'agit-il de la cause de Dieu? Plutôt qu'une prière, c'est un vœu fervent que nous exprimons : « Que ton nom soit sanctifié, que ton règne vienne ». Mais maintenant, note Karl Barth « la prière devient directe, explicite, impérative... Remarquez la hardiesse, je dirais même la témérité de cet appel. Voilà l'homme qui ose incommoder Dieu pour qu'Il s'occupe de ses affaires! » (2) « A toi de t'occuper de notre cause humaine », semblons-nous dire tout à coup à Dieu. Mais n'est-ce pas Dieu qui, déjà dans le Décalogue, a lié à jamais sa propre cause à la cause de l'homme?

Abordons maintenant les paroles de notre texte : « donne-nous aujourd'hui notre pain quotidien ».

I

Je suis obligé, une fois encore — et ce ne sera pas la dernière — de vous signaler une difficulté de traduction. Le mot grec *epiousios*, traduit par

(1) Hébert Roux, *L'Évangile du Royaume*, p. 81 (Paris, *Je Sers*).

(2) *Ouvr. cité*, p. 42.

quotidien ne se trouve nulle part ailleurs que dans notre péricope et dans le passage parallèle l'évangile de Luc. Faut-il, comme le veut le dictionnaire le plus autorisé, lui donner le sens *nécessaire à l'existence*? Faut-il, en s'appuyant sur une autre étymologie, lire : *pour le jour actuel* ou *pour le jour qui vient*? Mais celui-ci n'est pas forcément le lendemain; la prière peut être faite le matin pour la journée et le P. Lagrange remarque avec raison que le mot *aujourd'hui* appelle cette traduction. La question serait tranchée si l'on connaissait avec certitude le mot araméen que s'est servi Jésus. Or il est très vraisemblable qu'il a usé d'un terme qui veut dire : *du jour*. Continuons donc, comme le veulent nos liturgies, à dire : notre pain *quotidien*.

Est-ce vraiment de notre pain qu'il est question du pain qui prendra place ce soir sur notre table et que nous comptons bien y voir demain et les jours suivants?

Certains commentateurs, troublés sans doute par ce que la requête a de matériel, ont cherché à en spiritualiser l'objet. « Il n'est point comparable, disaient-ils déjà au temps de Calixte, que les enfans de Dieu, qui doivent estre spirituels, non seulement appliquent leurs désirs aux choses terrestres, mais y enveloppent aussi Dieu avec eux ». (1) Le pain serait ici le symbole de ce qui nourrit l'âme. Le Christ n'a-t-il pas confirmé cette déclaration du Deutéronome : « l'homme ne vit

(1) *Instit. chrét.*, III, xx, 44.

pas de pain seulement, mais de toute parole qui sort de la bouche de Dieu » (1)? Le « pain quotidien » de l'Oraison dominicale signifierait essentiellement la force divine nécessaire aux combats, aux acceptations, à la foi de chaque jour? Le Christ d'ailleurs, s'est appelé « le pain de vie » (2) : n'est-ce pas là la preuve que, sur ses lèvres, le mot pain revêt volontiers une signification toute spirituelle? Pour les auteurs dont je parle, ce sens atténue le changement de plan à quoi j'ai fait allusion tout à l'heure et rend superflue l'interprétation que j'en ai donnée.

Non! Il ne faut pas chercher à éliminer de notre demande sa signification première, qui nous fait traverser le domaine temporel. Encore convient-il de préciser ce qu'elle recouvre! Luther voyait dans le pain tout ce qui assure au chrétien une existence matérielle libérée de graves soucis : la nourriture, le vêtement, le logement, mais encore la famille, une vie paisible, enrichie d'amitiés fidèles, s'écoulant dans une société bien gouvernée. Karl Barth ne condamne pas un tel élargissement de l'idée; il a raison toutefois d'insister sur la simplicité si nette de la requête (3).

Pour que nous subsistions, un minimum de nourriture nous est indispensable, le minimum vital, selon une expression constamment employée aujourd'hui dans les discussions relatives au salaire. Sans ce minimum la vie du corps est compromise et, avec elle, toute l'activité intellectuelle, profes-

(1) Matthieu 4 : 4; Deutéronome 8 : 3.

(2) Jean 6 : 35, 48, 51.

(3) *Ouvr. cit.*, p. 44.

sionnelle, spirituelle de l'homme. Jésus le savait mieux encore que nous. Les pauvres étaient nombreux à son époque et il n'était pas rare que des mendiants se mêlassent à la foule qui s'amassait autour de lui pour l'entendre. Les famines n'étaient que trop connues dans ce Moyen-Orient avec leur cortège de détresses et de mort. Si Jésus en a prédit le retour, c'est certainement en s'appuyant sur des faits répétés. Aux souvenirs des tragiques misères souffertes par Jacob et ses fils devaient se mêler des expériences plus récentes. Et le peu de pain indispensable à la continuation de l'existence revêtait sans doute un caractère d'extrême fragilité. Grâce à lui l'horrible faim est évitée. « Demander à Dieu de nous donner le pain signifie donc recourir à sa libre grâce qui nous maintient et nous maintient au bord de l'abîme de la faim et de la mort » (1).

C'est bien cette grâce que le Christ exhorte ses disciples à demander à Celui qui veut être leur Père et les aime comme ses enfants. « Demandez et l'on vous donnera » (2), leur dit-il. Et il ajoute : « Si vous, tout mauvais que vous êtes, savez donner de bonnes choses à vos enfants, à combien plus forte raison votre Père qui est aux cieux donnera-t-il de bonnes choses à ceux qui les lui demandent ». (3) Quelle chose meilleure que le pain quotidien pourrait être accordée à ces hommes qui ont à fournir le labeur, également

(1) BARTH, *ouvr. cit.*, p. 44.

(2) Matthieu 7 : 7.

(3) Matthieu 7 : 11.

quotidien, grâce à quoi ils assurent la vie de leur foyer?

Cependant Barth a raison de nous rappeler que, dans la Bible « le mot *pain* est aussi le signe temporel de la grâce de Dieu ». « Le pain, c'est la promesse, et non seulement la promesse, mais aussi la présence de cet aliment qui nourrit pour de bon et pour toujours » (1). Il ne s'agit donc pas de spiritualiser l'objet de notre prière, mais, en écoutant la promesse qui nous y est faite, de discerner jusqu'où s'étend l'action de cette grâce dont nous attendons qu'elle nous maintienne dans l'existence. Ne craignons pas qu'une importance excessive soit donnée ici à notre vie corporelle. Elle aussi est un signe, parce que cette vie, si précaire et fragile qu'elle soit, porte en elle la promesse de la vie à quoi Dieu nous appelle. Et c'est pourquoi nous devons demander à « notre Père qui est aux cieux » de nous accorder la subsistance nécessaire à la vie de notre corps. Corps de misère et d'humiliation, disait l'apôtre Paul, mais en même temps, pour le chrétien, temple du Saint Esprit qui y édifie peu à peu l'homme d'éternité.

II

« Notre Père... donne-nous aujourd'hui notre pain quotidien. » Cette prière de l'Église universelle doit avoir un sens pour chaque disciple du

(1) *Ouvr. cité*, p. 45.

Christ, qu'il soit pauvre ou riche. En a-t-il vraiment un pour le riche?

Je ne pense pas ici à ces « riches » dont les fantaisies et les gaspillages sont une offense à la misère de tant de créatures humaines. Je pense à ceux que les pauvres considèrent comme riches, précisément parce qu'ils sont assurés à la différence des premiers, d'avoir chaque jour assez d'argent pour envoyer acheter à la boulangerie ou y chercher eux-mêmes leur « pain quotidien ». Lorsqu'ils prient l'Oraison dominicale, quelle signification peuvent-ils donner à la requête que nous méditons?

Me trompé-je en croyant qu'un grand nombre de mes auditeurs d'aujourd'hui sont parfaitement tranquilles en ce qui concerne le pain qu'ils souhaitent manger ce soir et demain et les jours suivants? Même si le prix en monte encore, ils sont sûrs qu'ils seront toujours en mesure de le procurer. Certes, il leur faudra peut-être restreindre sur des éléments plus coûteux de leur nourriture et, d'une façon plus générale, de leur qu'on appelle leur train de vie. Le pain! ils ne manqueront jamais. Alors, si vraiment leur situation temporelle leur en garantit d'avance la possession, pourquoi demanderaient-ils à Dieu de leur donner? Est-il même convenable qu'ils le demandent? Si l'Oraison dominicale ne leur incitait, auraient-ils jamais l'idée d'entretenir Dieu de leur pain de chaque jour?

Ils n'oublient qu'une chose, ces privilégiés, c'est que le Christ leur commande de dire, non *donne-moi mon pain* quotidien, mais *donne-*

notre pain quotidien. Une fois encore — et ce n'est pas la dernière — l'Oraison dominicale nous rappelle son caractère fondamental : défense aux disciples du Christ de se présenter chacun pour soi devant Dieu; obligation leur est faite de prendre leurs frères en Christ avec eux, dans leur pensée et dans leur amour, quand ils s'approchent de Dieu pour le prier. Que cela nous soit facile ou non — ayons la simplicité de ne pas ignorer que c'est nous qui sommes en cause — nous devons faire, grâce à la Prière du Seigneur, l'apprentissage d'une vie chrétienne où nous sommes sûrs, nous, de ne pas mourir de faim dans les jours qui viennent. Mais avons-nous la même certitude pour tous ceux qui, aujourd'hui, sont avec nous, comme nous, membres de l'Église de Jésus-Christ?

Dans quel monde prions-nous cette prière? Nous évoquions tout à l'heure le temps, marqué par la misère et la famine, où vivait Jésus. Mais notre monde de 1951, comment nous apparaît-il lorsque nous demandons à Dieu, dans la communion de l'Église, le pain que doivent attendre de Lui tous les disciples du Christ?

La misère? l'angoisse du pain de demain pour la femme et les enfants? Hélas! ce minimum vital dont nous avons déjà parlé, nous savons qu'en France un nombre considérable de travailleurs, et aussi d'économiquement faibles (quelle expression tragique!), en sont toujours privés. Nous préférons n'y pas penser, ne pas regarder en face la réalité. Ne serait-ce pas consentir d'avance aux sacrifices qu'il faudra bien réclamer de ceux

dont le pain est assuré pour que leur sé devienne celle de tous? A écarter de nous l' de ce qui est, nous ne le supprimons pa lorsque nous qui sommes riches, non pas à avis certes mais de l'avis de ceux qui conna aujourd'hui la faim, nous disons à Dieu : « d nous notre pain quotidien », nous ne pouvon si nous sommes sincères devant Dieu, ne pa passer devant nos yeux le cortège de tous ceu en France et dans le monde, souffrent de la

Car nous vivons dans un monde qui a Je feuilletais ces jours-ci le premier volume collection nouvelle appelée : *la Géographie faim*. On a faim en Allemagne où plus de di lions de « personnes déplacées » posent à l'Eu aux États, aux Églises, aux organisations nationales, un effrayant problème de ravi ment. On a faim dans l'Amérique du Sud sous-alimentation est de règle dans plu États. On a faim, on meurt de faim dans où la famine, celle qui tue des millions d humains, commence d'exercer ses ravages. de la moitié de la population du globe est i samment nourrie, souffre d'une alimen impropre à fournir au corps humain ce que c réclame pour agir sans être aussitôt é cra lassitude ou d'avance paralysé par une insu table faiblesse. Qu'ils soient païens, musul juifs, incroyants ou chrétiens, ces homme femmes, ces enfants qu'une faim lanci

(1) JOSUÉ DE CASTRO, *La Géographie de la faim* (Édit. ouvrières Économie et Humanisme).

accompagnera, peut-être jusqu'à leur mort, peu importe en ce moment. Parmi eux, en tout cas, se trouvent, en grand nombre, les *nous* de notre prière : « donne-nous aujourd'hui notre pain quotidien ».

L'Église ne peut pas échapper à l'angoisse du problème social, car chaque fois qu'elle prie l'Oraison dominicale, il s'impose à son attention, à son étude, à sa recherche des initiatives hardies, à tout le moins des suggestions nécessaires. Le nom de Dieu n'est pas sanctifié par des chrétiens qui jettent un voile de pudeur sur les misères des affamés de l'Europe, de l'Amérique, de l'Afrique ou de l'Asie. Sa volonté certaine est que ceux qui ont le superflu — ou simplement le nécessaire — partagent avec ceux qui ne l'ont pas. « Partage ton pain avec l'affamé » (1), nous dit Dieu par le prophète de l'exil. Comment, ce soir encore, ne verrions-nous pas notre prière revenir à nous avec une question de Dieu? « Donne-nous... », lui disons-nous. Et il nous demande : « Donnes-tu... ? »

— Mais qu'y pouvons-nous, après tout, si la situation est celle que je viens d'indiquer? Nous comptons des frères et des sœurs en Christ parmi ceux qui ont faim? Sans doute, mais « suis-je le gardien de mon frère? » (2) osons-nous répéter, même après Caïn! En quoi sommes-nous responsables de cet état de choses? Que, loin d'imiter le mauvais riche de la parabole, nous partageons notre pain avec des frères en la foi, ou simplement

(1) Esaïe 58 : 7.

(2) Genèse 4 : 9.

en humanité, qui souffrent à notre porte, devons, nous voulons le faire! Qu'on ne demande pourtant pas d'assumer la misère de les affamés de la terre!

— Que d'actions de grâces pourtant devrions faire monter vers Dieu! Il ne veut nous laisser tranquilles, égoïstement insouciés dans une paisible quiétude religieuse. Il veut que sa cause devienne notre cause, et sa cause celle de tous ses enfants, qu'ils la connaissent, qu'ils l'acceptent ou non pour Père dans le Christ. Bien sûr! nous ne pouvons pas, à nous seuls résoudre les immenses et tragiques problèmes qui nous assaillent de toutes parts dès qu'à l'issue de l'Oraison dominicale nous commençons à prendre notre christianisme au sérieux. Mais nous pouvons demander à nos Églises d'y attirer leur réflexion, de s'unir les unes aux autres pour chercher les solutions à proposer. Ai-je besoin de dire que le Conseil œcuménique des Églises connaît la hantise de toute cette misère et considère comme l'une de ses tâches primordiales travailler, au moins partiellement, à sa guérison. A nous de l'encourager, de le pousser, de l'aider à donner dans son effort. A nous aussi, qui sommes assurés de notre pain quotidien, de prendre une charge dans notre intercession la détresse éternelle du monde.

III

Mais sommes-nous si certains que nous croyons de pouvoir, chaque matin, compter

notre pain de la journée? Sommes-nous si prompts à oublier les épreuves d'un passé encore récent? Avons-nous perdu déjà le souvenir du pain des années de guerre et d'occupation? Quand le blé n'était plus porté au moulin et que le boulanger ne recevait pas de farine, le rationnement devenait bientôt inévitable. La fraude aidant, ce qui restait du pain quotidien prenait vite une saveur de corruption. Avec quelle ferveur pourtant nous avons demandé à Dieu de nous accorder chaque jour cette étrange mixture! Nous connaissions la faim, alors, et ses tiraillements que l'acharnement au travail — ou le sommeil — ne faisaient pas toujours taire!

Qui donc se serait dit assuré de son pain quotidien en ce temps qui nous paraît aujourd'hui si lointain? La précarité de toutes choses, à commencer par la subsistance, était une évidence, et la prière que nous méditons ce soir nous unissait les uns aux autres comme un lien d'anxiété et d'espérance. Faut-il rappeler que cette fragilité demeure? Que des troubles politiques ou sociaux se manifestent, que la paix s'avère gravement menacée, et tous les possibles surgiront à l'horizon des peuples encore ou de nouveau privilégiés... Ah! c'est alors que notre requête ne sera plus une vaine redite!

Ces souvenirs et ces possibilités devraient nous aider à comprendre l'étroite relation qui existe entre le pain quotidien que nous demandons à Dieu et la paix du monde. Ce qui menace la paix c'est, avant tout, le déséquilibre d'un monde où des masses immenses d'hommes ont le sentiment

que l'injustice de leur condition les réduit à une constante déficience de leurs énergies vitales. Les mal nourris n'ont aucun intérêt à défendre des réformes qui satisfont les privilégiés. Je le répète, ceux-là sont plus nombreux que ceux-ci.

La paix sociale, qui ne peut reposer que sur une équitable répartition des produits essentiels à la vie de l'homme, est la meilleure condition du maintien et de la consolidation de la paix nationale. Prier : « donne-nous aujourd'hui notre pain quotidien », en consentant aux responsabilités et aux sacrifices que cette prière implique, c'est prier pour la paix du monde. Mais, acceptons-nous de l'entendre dans la quatrième demande de l'Oraison dominicale?

Et si nous l'entendons, sommes-nous prêts à être des disciples de Jésus-Christ usant de l'influence dont ils disposent dans le milieu social qui est le leur pour obliger leurs frères en privilèges à ôter de leurs yeux le bandeau qui empêche de voir, dans sa poignante réalité, la souffrance et la détresse économique d'un si grand nombre de nos semblables?

Faut-il redire encore qu'en demandant à Dieu notre pain quotidien, c'est du pain des autres que nous lui parlons en même temps que le nôtre? Mais ces autres, qui sont-ils dans la prière enseignée par Jésus?

Il est certain que le Sermon sur la montagne renferme, dans sa diversité si riche, un enseignement donné par Jésus à ses disciples. C'est à eux seuls qu'il commande de *prier ainsi*. Cette

petite compagnie de jeunes hommes, qu'il a recrutés depuis les premiers jours de son ministère, dont il entend faire le noyau de l'Israël nouveau, qui préfigure l'Église, qui est déjà l'Église, c'est elle qui reçoit du Maître la prière de l'Église universelle. C'est pour elle-même qu'elle doit l'adresser à Dieu. Et les innombrables qui, de siècle en siècle, seront incorporés à l'Église, dans quelque confession que ce soit, s'uniront à la prière des premiers disciples, la feront *leur* et, la priant dans l'Église, la prieront pour l'Église et pour ses fidèles, car c'est au nom de tous et pour tous que chaque disciple dit : « Notre Père... donne-nous, pardonne-nous, délivre-nous. »

Alors? les *autres*, ce sont les chrétiens? uniquement les chrétiens? C'est pour eux seuls que dans un monde que menace la famine, ils doivent demander ce qui est nécessaire à la conservation de la vie? Et Dieu ne doit pas se soucier de tous ceux — et quelle multitude ils constituent — qui ne le connaissent ou ne l'acceptent pas encore pour Père?

Le Sermon sur la montagne répond à ces questions. Oui, les disciples du Christ doivent, dans la communion les uns des autres, demander leur pain et tout ce qu'il signifie à Celui dont ils se savent et se veulent avec joie les enfants. Non pas dans le désir égoïste de recevoir ce dont d'autres seraient privés. Mais pour le recevoir de la main de Dieu, dans la foi et avec action de grâces; pour ne jamais oublier qu'ils ne peuvent attendre que de leur Père qui est dans le ciel la bénédiction sans laquelle leur labeur temporel ne saurait être

efficace. Quant à ceux qui se rattachent à une croyance ou à une croyance étrangère à l'Évangile, la providence de Dieu s'étend sur eux et Dieu, déclare Jésus, « fait lever son soleil sur les méchants et sur les bons, et il fait pleuvoir sur les justes et sur les injustes » (1). La prière des disciples doit les présenter à Dieu, à condition qu'elle soit, comme toute prière, un engagement. « Si ton ennemi a faim, écrivait Saint Paul aux chrétiens de Rome, donne-lui à manger; s'il a soif, donne lui à boire » (2).

IV

Pouvons-nous, au point où nous sommes parvenus, nous demander quelle signification ait pour à notre requête le chrétien que la pénurie de moyens, l'extrême incertitude de son existence matérielle, jettent dans une angoisse de chaque jour?

Peut-être ce chrétien, sans cesse menacé selon une formule affreuse, de « perdre son quotidien », ou en quête d'un emploi qui ne parvient pas à trouver, a-t-il le sentiment d'être victime de l'injustice des hommes? J'ose dire cependant, qu'il ne s'isolera pas, dans son angoisse, de tous les frères que sa prière doit présenter à Dieu, en tout cas des autres chômeurs que lui, de la faim, des sous-alimentés qu'il croise sur son chemin.

(1) Matthieu 5: 45.

(2) Romains 12 : 20.

route. Lorsqu'il dit : « donne-nous », pense-t-il aussi aux riches qui connaissent, eux, cette sécurité que lui ne possède pas? Il y a souvent plus de générosité dans le cœur de ceux qu'on appelle les pauvres que dans le cœur des riches. Quelle grâce d'en rencontrer qui, parce qu'ils se veulent chrétiens, interdisent à l'amertume ou à la haine de triompher en eux et n'excluent de leur prière aucun frère en la foi!

Priant pour eux-mêmes en même temps que pour tous, ils accomplissent, dans l'insécurité de leur vie temporelle, l'acte si difficile et si simple qui consiste à faire confiance à Dieu, à s'en remettre sans réserve à son amour et à sa générosité. Encore une fois, c'est très facile de dire à Dieu : « donne-nous », quand on est sûr de pouvoir se procurer ce qu'on lui demande. Mais quel exemple que celui du chrétien qui, ne possédant rien et sachant ne pouvoir compter sur aucune aide humaine, met devant son Père qui est aux cieux, en priant la prière du Seigneur, la détresse et, tout à la fois, la confiance de son âme chrétienne! Lui aussi prie dans l'Église de Jésus-Christ, dans l'Église qui, sans connaître son nom, prie pour lui comme pour tous ses fidèles, pauvres ou riches dont Dieu veut, non la mort, mais la vie. Comment ne la croirait-il pas solidaire de sa misère? Comment ne penserait-il pas que c'est en elle et par elle que sa prière sera exaucée?

Est-ce que dire à Dieu : « donne-nous aujourd'hui notre pain quotidien » ôte le droit de dire aux hommes, et d'abord à ceux dont on se sait le frère en la foi : « donne-nous notre pain quoti-

dien »? Est-ce que mettre sa confiance en Dieu interdit d'adresser aux hommes un appel à soulager une misère humaine, ou bien une requête fondée sur ce qui paraît juste? Dieu n'use-t-il pas souvent des hommes pour exaucer en son nom la prière de ses enfants? Et dès lors ceux-ci ne se sentent pas autorisés, après avoir mis leur pauvre corps à nu devant Dieu, à compter sur l'amour fraternel de l'Église et sur son sens de la justice? Toutes ces questions, et d'autres encore, s'imposent à notre réflexion lorsque nous prolongeons notre méditation de cette prière presque enfantine en apparence : « donne-nous aujourd'hui notre pain quotidien ». Ah ! ne les écartons pas : elle ouvre devant nos regards des horizons que notre incertitude nous cache trop souvent et que l'Église devrait offrir plus généreusement à la contemplation de notre foi.

L'Église ! Elle aussi, dans sa prière, dit à Dieu : « Donne-nous aujourd'hui notre pain quotidien ». Elle a besoin de pain pour elle-même et pour ses pasteurs, pour ses œuvres apostoliques et pour ses missionnaires, pour son témoignage dans la nation et dans le monde. Elle le demande. Peut-être cède-t-elle parfois à la tentation de demander plus aux hommes qu'à Dieu? Mais ses fidèles, unis dans sa prière, y entendent l'appel que Dieu leur adresse? Le pain de l'Église. Quand donc comprendrons-nous que c'est par nous que Dieu veut le lui donner, par nos offrandes, par nos sacrifices? Le pain quotidien que Dieu veut donner à son Église, ce sont des chrétiens se donnant eux-mêmes dans la communion

Christ et se consacrant à l'œuvre de leur Seigneur dans et par l'Église, avec ce qu'ils possèdent et tels qu'ils sont. Comment ne rougirions-nous pas de notre égoïsme, de notre avarice, de notre paresse spirituelle, lorsque nous entrevoyons que, par nous, par ce que nous donnons et plus encore par ce que nous sommes, Dieu veut exaucer la prière de l'Église universelle : « Donne-nous aujourd'hui notre pain quotidien »?

Par nous? Non, par Jésus-Christ qui a exaucé la prière que lui-même a mise dans notre cœur. « Hors de moi vous ne pouvez rien faire », (1) a-t-il dit à ses disciples. Hors de lui, sans lui, l'Oraison dominicale, en particulier la requête que nous venons de méditer, se rétrécit à la mesure de notre égoïsme toujours renaissant. Lui seul, nous apprenant à écouter en elle ce qu'en son nom nous devons prier, nous y fait entendre l'appel et la promesse de Dieu. Appel à recevoir notre vie, toute notre vie, temporelle et spirituelle, celle de la terre et celle de l'éternité dont la première est le signe, comme le don chaque jour renouvelé de l'amour du Père. Et promesse qu'en lui est notre seule et totale sécurité : « Ne vous faites pas de souci en disant : « que mangerons-nous? Que boirons-nous? De quoi serons-nous vêtus? Tout cela, ce sont les païens qui le recherchent. Or, votre Père céleste sait bien que vous en avez besoin. Cherchez premièrement son Royaume et sa justice, et tout cela vous sera donné par surcroît! » (2).

(1) Jean 15 : 5.

(2) Matthieu 6 : 31-33.

Ainsi parlait Jésus, enseignant ses premiers disciples. Ainsi parle-t-il encore pour nous faire comprendre, à nous chrétiens du ^{xx}^e siècle, chrétiens de l'âge atomique, que la sérénité et la paix, et la joie et la vie, sont accordées non aux hommes que dominant l'agitation et le peur, mais à ceux qui, se sachant et se voulant fils de leur Père dans les cieux, vont à Lui avec une filiale confiance sans jamais se lasser de lui dire au nom de tous et pour tous : « Donne-nous... »

Amen!

PARDONNE-NOUS NOS OFFENSES
COMME NOUS PARDONNONS
A CEUX QUI NOUS ONT OFFENSÉS

Matthieu 6 : 13.

Nous voici donc arrivés à ce moment de l'Oraison dominicale où nous discernons pourquoi le Christ ne pouvait pas la prier avec ses disciples. La prière du Seigneur apparaît nettement ici comme celle que le Seigneur donne, mais non comme celle qu'il offre à son Père. La cinquième demande, que nous allons méditer, marque de manière décisive qu'entre Jésus disant : « *vous* donc, priez ainsi » et les disciples à qui il s'adresse il y a une distinction fondamentale que nous devons nous garder d'atténuer si nous voulons aller jusqu'au fond de notre requête. « Seigneur, apprends-nous à prier », demandaient les disciples à leur Maître après l'avoir vu lui-même en prière. Et Jésus leur répond : « Quand *vous* priez, dites... », leur enseignant alors, sous une forme un peu abrégée, la même prière que dans le

Sermon sur la montagne (1). *Vous*, et jamais *nous*, celui en qui il n'y a jamais eu de péché (2), et que les démons proclamaient le Saint de Dieu (3), n'a pas à dire : « pardonne... » comme les hommes pécheurs. Car si, dans ce seul mot, nous recevons une magnifique promesse, nous devons d'abord accepter un jugement auquel il nous serait redoutable de vouloir nous dérober. Que Dieu nous accorde à vous et à moi la grâce de nous savoir devant la réalité centrale de toute vie chrétienne

I

Le texte grec, dont vous venez d'entendre la traduction courante appelle quelques remarques non seulement en lui-même, mais dans sa comparaison avec le texte parallèle de l'Évangile de Luc. Littéralement il signifie : « remets-nous nos dettes comme nous-mêmes remettons à ceux qui nous doivent ». Les Juifs se servaient volontiers du mot « dette » lorsqu'ils parlaient du péché. Calvin souligne l'importance de ce terme dans la prière enseignée par Jésus : « en nommant les pechez dettes il signifie que nous en devons la peine et nous serait impossible d'en satisfaire si nous n'en estions delivrez par ceste remission, qui est un pardon de sa miséricorde gratuite » (4).

La demande correspondante, dans l'Évangile

(1) Luc 11 : 1-4.

(2) Jean : 8 : 46 ; Hébreux 4 : 15.

(3) Marc 1 : 24.

(4) *Institution chrétienne*. III, xx, 45 (édit. de 1560).

de Luc, doit être traduite : « remets-nous nos péchés, car nous-mêmes remettons à tous ceux qui nous doivent ». Moins sensible que Calvin à la valeur du mot « dettes », le P. Lagrange estime que l'expression « nos péchés » est de l'homme à Dieu un terme plus précis (1). On n'a pas cru cependant pouvoir le substituer au mot « dettes » dans le texte de Matthieu. Le mot « offenses », adopté par un grand nombre de traducteurs, conserve le parallélisme des deux parties du texte. La plus récente traduction catholique, dite de l'École de Jérusalem, tient toutefois à être fidèle à la langue originale et écrit : « Remets-nous nos dettes comme nous-mêmes avons remis à nos débiteurs ». Elle semble ainsi rejoindre le souci de Calvin qui n'était pas seulement linguistique mais aussi théologique. Reconnaissons que le texte liturgique que nous récitons traditionnellement n'a ni la même fidélité ni la même vigueur. Il convient donc qu'en le méditant nous n'oublions pas la phrase grecque et sa particulière saveur.

II

« Pardonne-nous... *comme nous pardonnons...* ». Que de chrétiens, avouons-le franchement, sont heurtés par ces derniers mots ! Pas toujours pour les mêmes raisons ; mais assez violemment pour éprouver à les dire un insurmontable malaise,

(1) *Commentaire sur l'Évangile selon saint Luc*, ch. 11, v. 4.

parfois même pour être tentés de les retrancher de leur prière. C'est à ces mots que nous nous arrêterons en premier lieu.

Écoutons Calvin dans son catéchisme. « Quand vous demandez que Dieu nous pardonne, *comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés* entendez-vous qu'en pardonnant aux hommes nous méritons que Dieu nous pardonne? » A cette question le catéchumène doit répondre : « Non, car le pardon de Dieu ne serait plus gratuit, ni fondé sur la satisfaction qui a été faite en la mort de Jésus-Christ, comme il doit l'être : mais c'est qu'en oubliant les injures qu'on nous fait, nous imitons sa douceur et sa clémence, et qu'ainsi nous faisons voir que nous sommes ses enfants. D'un autre côté, il nous fait entendre que lorsqu'il nous jugera nous ne nous devons attendre qu'à une entière rigueur et à une sévérité inexorable, si nous ne sommes faciles à pardonner et à faire grâce à ceux qui sont coupables envers nous »

Et le Réformateur d'insister : « Vous entendez donc que Dieu désavoue ici, pour ses enfants, ceux qui ne peuvent oublier les offenses qu'on leur fait? » — « Oui, faut-il répondre, et afin que tous sachent qu'ils seront mesurés de la même mesure dont ils auront mesuré les autres » (1).

Pardonner les offenses qui nous sont faites ne constitue donc aucun droit au pardon. Et Dieu ne nous pardonne pas *parce que* nous pardonnons. Mais ne pas pardonner dresse un grave obstacle entre le pardon de Dieu et nous. D'ailleurs l

(1) Catéchisme de CALVIN, *in loco* (Paris, *Je Sers*).

comme qui articule l'un avec l'autre les deux membres de phrase n'indique pas une proportion exacte. Si nous voulons être pardonnés, nous devons avoir pardonné et pardonné complètement. Nous ne prions pas Dieu de nous pardonner *dans la mesure où nous pardonnons*.

N'est-ce pas du reste ce que le Christ disait à ses disciples, quand leur ayant enseigné l'Oraison dominicale il ajoutait : « Si, en effet, vous remettez aux hommes leurs offenses, votre Père céleste vous remettra aussi les vôtres ; mais si vous ne remettez point aux hommes leurs offenses, votre Père, non plus, ne vous remettra pas vos offenses » (1). Et comme s'il était encore nécessaire de prévenir tout malentendu, parlant l'un des soirs de la Semaine sainte de la prière de la foi, le Christ fit aux siens cette recommandation solennelle : « Quand vous vous mettez à prier, pardonnez à toute personne contre laquelle vous pourriez avoir quelque chose, afin que votre Père, qui est dans les cieux, vous pardonne aussi vos offenses » (2).

En vérité aucune échappatoire n'est possible. Pas de pardon de Dieu pour qui ne veut pas pardonner. N'en concluons pas que notre pardon soit semblable à celui que nous prions Dieu de nous accorder. « Le pardon et la rémission qu'il nous faut faire, a écrit Calvin, c'est d'oster volontairement de nostre cœur toute ire, haine et désir de vengeance. » Mais le pardon que nous donnons

(1) Matthieu 6 : 14-15.

(2) Marc 11 : 25.

aux autres devient un signe par quoi il nous est confirmé « qu'aussi certainement de luy nous avons faite remission des pechez, comme nous avons certainement qu'elle est de nous faite aux autres quand nous savons que nostre cœur est entièrement vide et purgé de toute haine, envie, malice et vengeance » (1).

Oh! ce n'est pas facile de nous soumettre à ce point aux prescriptions, cependant si c'est de l'Évangile! Nous n'aimons pas être obligés à rentrer en nous-mêmes et, dans un coin de notre cœur, faire le compte de ceux qui nous ressemblent à qui nous gardons rancune, peut-être nous souhaitons tirer vengeance, qu'ils détestent « cordialement », et dont nous détestons qu'à ceux-là, en tout cas, il nous est impossible de pardonner. « Demande-moi ce que tu veux Seigneur, mais pas cela! » Quant à nous, jamais!

Écoutons encore l'Évangile : « Seigneur, manda Pierre à Jésus, si mon frère pèche contre moi, combien de fois lui pardonnerai-je? Jusqu'à sept fois? » Jésus lui répondit : « Je ne dis pas jusqu'à sept fois, mais jusqu'à soixante-dix fois sept fois » (2). Que n'ai-je le temps de relire avec vous la parabole du serviteur ingrat et toyable qui suit cette réponse. Ne manquez pas de la chercher vous-mêmes au chapitre de l'évangile selon saint Matthieu : elle porte sur elle-même pour chacun de nous, une question de Dieu.

(1) *Institution chrétienne, ibid.*

(2) Matthieu 18 : 21-22.

Il est vraiment extraordinaire que tant de chrétiens trouvent une pierre d'achoppement dans cette requête de l'Oraison dominicale! Pourquoi compliquer ce que l'Évangile rend, non pas facile, mais si simple? N'est-ce pas une manière plus ou moins dissimulée de jouer à cache-cache avec Dieu et, comme le disait un jour saint Paul, de nous « moquer » de Lui? Est-ce une si grande affaire de pardonner les offenses des hommes si nous avons réellement faim et soif du pardon de Dieu? Là aussi la claire exigence de l'Évangile doit être notre règle.

Karl Barth doit être cité ici : « Ce n'est pas un mérite, écrit-il, un effort moral ou une sorte de vertu, de savoir pardonner. Ils sont agaçants, ces gens au sourire perpétuel, qui vous courent après pour vous pardonner... Gardons un peu d'humour à l'égard de nos offenseurs. Ayons pour les autres ce petit mouvement de pardon, de liberté... Comment pourrai-je espérer quelque chose pour moi, si je n'accorde pas seulement cela à mon prochain?... En le faisant, je ne me rendrai pas digne de recevoir le pardon de Dieu; je validerai tout simplement mon espoir et ma prière » (1).

Peut-être certains de mes auditeurs trouvent-ils que justice n'a pas été faite au douloureux combat que livrent en eux-mêmes des chrétiens et des chrétiennes dont la volonté d'obéir au commandement du Christ voit se liguer contre elle l'amertume douloureuse d'épreuves tragiques, subies

(1) *Ouvr. cit.*, p. 50-51.

souvent moins par soi-même que par ceux qu'il aime, et les résistances d'une sensibilité meurtrie par les souffrances de la patrie plus encore que par les iniquités propres? Je sais tout ce que les côtés opposés, les uns et les autres peuvent ajouter sur ce point. Non, ce n'est pas une petite affaire de pardonner les injustices, les déportations, les tortures, les martyres dont ont été victimes des êtres très aimés! La victoire qu'il faut remporter au plus profond de soi-même ne saurait être acquise d'un coup; elle ne peut être que le résultat de luttes répétées dans lesquelles les armes de la foi et les armes de lumière dont parle saint Paul, sont indispensables. C'est dans ces luttes mêmes que nous entrevoyons que, s'il nous en coûte de pardonner, il doit en coûter beaucoup plus encore à Celui dont les pécheurs que nous sommes bafouent l'amour et la sainteté! Et qui oserait jeter la pierre à qui se sent terrassé par l'amertume ou le ressentiment? Et pour que le Christ nous enferme dans une impitoyable alternative : ou vous pardonneriez, ou vous ne pourriez être pardonnés; ou vous connaîtriez la joie et la paix du pardon, ou vous interposeriez entre la grâce de Dieu et vous un infranchissable obstacle. Une question domine tout le reste, c'est-à-dire vos indignations légitimes, les réactions violentes de votre sensibilité, votre haine même ce que vous pensez être une exigence de votre conscience : « Voulez-vous être assurés du pardon de Dieu? Voulez-vous qu'Il puisse vous entendre et vous exaucer lorsque vous lui dites : « notre Père... pardonne? »

III

Pardonne...! Voilà le mot qu'il nous faut maintenant écouter pour pouvoir le prier.

Est-il nécessaire de souligner qu'ici, dans la prière du Seigneur, il n'exprime pas une initiative de l'homme, mais qu'il a été implanté dans son cœur par le Christ. C'est Jésus qui nous autorise à dire ce mot, plus encore : qui nous l'ordonne. C'est donc de lui qu'il tire sa plénitude spirituelle.

Certes l'Ancienne Alliance connaissait les appels à la miséricorde de Dieu. Nous y entendons le croyant invoquer le pardon, non pas pour lui seulement, mais pour une cité ou un peuple. Rappelez-vous l'intercession d'Abraham, ce dialogue saisissant entre le Dieu qui veut détruire Sodome et Gomorrhe et l'homme qui le supplie de leur pardonner pour peu qu'il s'y trouve une poignée de justes (1). Des siècles se passent : les descendants du patriarche sont devenus un peuple qui sans cesse murmure contre son Dieu et méconnaît sa promesse et ses délivrances. Combien de fois entendons-nous Moïse, le grand intercesseur, implorer la miséricorde de Dieu ! « Pardonne, je te prie, l'iniquité de ce peuple, selon la grandeur de ta miséricorde, comme tu lui as déjà pardonné depuis l'Égypte jusqu'ici » (2).

De nouveaux siècles s'écoulent, et nous entendons la prière de Daniel. Elle porte à Dieu, dans

(1) Genèse 18 : 16-33.

(2) Nombres 14 : 19.

une confession poignante, la repentance, la double humiliation de son peuple : « Nous avons péché, nous avons commis l'iniquité, nous avons fait mal, nous avons été rebelles et nous nous sommes détournés de tes commandements... Ce n'est à cause de nos mérites que nous te présentons nos supplications, mais à cause de tes grandes compassions. Seigneur, exauce ! Seigneur, pardonne... ! » (1).

Où sont-ils aujourd'hui les chrétiens pleurant sur les péchés de leur peuple et criant à Dieu pour obtenir son pardon ?

Et puis, ce sont les psalmistes. C'est le *Miserere* (2) où s'exhale le repentir de David, le *de Profundis* (3) où, du fond de l'abîme, le pécheur entrevoit le salut : « Éternel, si tu tiens compte de mes iniquités, ô Seigneur, qui subsistera ? Mais ton pardon se trouve auprès de toi afin qu'on ne craigne ». C'est la joie du croyant qui, après avoir confessé ses transgressions, se voit ôter la peine de son péché et s'écrie : « Heureux ceux dont la transgression est remise, et dont les péchés sont pardonnés ! » (4). Ainsi, de siècle en siècle, les hommes de la Bible redisent, chaque à sa manière : « tu es bon, ô Éternel, tu pardones » (5).

Et Jésus, venu « lorsque les temps furent accomplis » (6) enseigne à ses disciples ce

(1) Daniel 9.

(2) Psaume 51.

(3) Psaume 130.

(4) Psaume 32 : 1.

(5) Psaume 86 : 5.

(6) Galates 4 : 4.

prière : « Notre Père... pardonne-nous ». D'un mot il valide tous nos appels à la miséricorde de Dieu.

Si les disciples de Jésus doivent prier ainsi, c'est donc qu'ils sont et qu'ils restent des pécheurs. C'est bien ainsi que leur Maître les voit : des pécheurs, c'est-à-dire des transgresseurs de la loi de Dieu, des coupables. La traduction littérale : « remets-nous nos dettes... » exprime, plus fortement que la version usuelle, que le péché fait de nous, à l'égard de Dieu, des débiteurs insolvables. Nous ne pouvons pas acquitter notre dette, et nous demandons à en être déchargés.

Ainsi les chrétiens ne peuvent réciter l'Oraison dominicale sans se confesser pécheurs. Ce ne sont pas des hommes, étrangers à la foi chrétienne, qui implorent le pardon. Ce sont les chrétiens, Appelés à dire chaque jour : « donne-nous aujourd'hui notre pain quotidien », ils doivent prier chaque jour aussi : « pardonne-nous nos péchés ». Luther n'était-il pas fidèle à la pensée profonde du Christ, à sa vision réaliste de l'homme, lorsqu'il disait : « *semper justus, semper peccator* » : « toujours juste, toujours pécheur », voulant indiquer par là que, toujours justifiés par la grâce qui saisit leur foi, les disciples du Christ sont toujours, tant qu'ils sont dans l'existence terrestre, marqués par les assauts de l'égoïsme, de l'orgueil, de la sensualité ou du mensonge. Karl Barth a écrit un jour : « Nos actions n'ont besoin que d'une chose, c'est d'être pardonnées ». C'est bien là ce dont nous convainc l'Oraison dominicale lorsque nous écoutons avec attention sa cinquième demande, méditée ce soir. Et elle nous dit aussi

que lorsque, par la grâce de Dieu, nous sommes délivrés du mal, nous ne devons pas moins être solidaires de nos frères en la foi et demander le pardon de Dieu pour eux en même temps que pour nous.

Ai-je besoin de dire qu'une pareille attitude de l'homme est rejetée par la grande majorité de nos contemporains? Ils ne croient plus au péché et n'éprouvent aucun besoin de pardon. Ils croient bien plus à la primauté de l'instinct, à l'impulsion, d'aller jusqu'au bout de leur désir. Et si, comme on dit en latin ou dans leur langue maternelle l'Occidentale, il leur arrive de penser à ce qu'ils ont fait, ils disent quand ils prient : « pardonne-nous, Seigneur, car ils entendent vaguement qu'il leur faut se mettre en règle avec Dieu à l'heure de la mort. D'ici-là, ils entendent vivre sans se laisser troubler par un moralisme, très particulièrement contraire, pensent-ils, au tempérament français. »

Et puis, nous répètent des auteurs, jeunes et vieux, qu'est-ce que cette religion qui lève l'homme sous prétexte de le ramener à sa vocation? L'homme n'est pas fait pour vivre dans cette atmosphère de condamnation. Il est en lui-même d'ailleurs qu'il doit chercher son salut et sa fin. Pour vivre il doit s'affirmer fort, et s'il le faut être dur. Croire qu'un pardon est nécessaire, c'est s'affaiblir et refuser son véritable destin.

Nombreux sont autour de nous ceux qui s'expriment ainsi. Mais précisément c'est parce qu'ils n'ont jamais rencontré le Christ. Ils n'ont jamais vu, tel que les évangiles nous le for-

rayonnant sa sainteté qui fait ressortir toutes nos macules, son amour qui nous oblige à détester notre égoïsme, son humilité qui accuse notre stupide idolâtrie de nous-mêmes, sa vérité qui transperce nos mensonges. Ils ne se sont jamais sentis forcés de se courber sous le jugement qu'au contact de Jésus Pierre prononçait contre lui-même : « Retire-toi de moi, Seigneur, je suis un homme pécheur » (1). Ce ne sont pas des discours sur le péché qui feront jamais jaillir d'un cœur d'homme un appel à la miséricorde de Dieu. Seule la révélation de son amour, de sa patience, de sa générosité nous convainc de péché et nous fait prier dans la repentance et dans la foi : « Notre Père... pardonne-nous nos péchés ».

Mais nous prions aussi dans la joie ! Car si la cinquième demande de l'Oraison dominicale implique un jugement que le Christ porte sur ses disciples, et qu'il veut les amener à porter sur eux-mêmes, elle renferme la promesse magnifique que Dieu veut nous pardonner. Comment Jésus aurait-il prescrit une pareille prière à de pauvres hommes pécheurs s'il n'avait eu la certitude que son exaucement est promis à la foi ! Assurément nous pouvons être tentés de nous endormir sur cette promesse, de nous persuader que Dieu — le « bon Dieu » de certains chrétiens — est tenu, de par son amour, de faire grâce à quiconque le lui demande, fût-ce du bout des lèvres. Après tout, qu'est-ce qu'il lui en coûte ? — Rien que le don, la passion et la mort de son Fils unique !

(1) Luc 5 : 8.

Le cœur s'endurcit lorsque le « Pardonne-nous nos péchés... » devient une vaine redite. Mais le chrétien qui prend au sérieux la prière du Seigneur, qui l'écoute en la priant, accueille avec allégresse l'assurance que le Christ lui donne de sa prière même : Dieu pardonne à ceux qui repentent et qui croient.

Est-il toutefois nécessaire de lui répéter nous désirons son pardon? — Oui, et encore Dieu sait mieux que nous que nous ne pouvons nous passer de son pardon, mais nous devons l'apprendre de Lui, nous connaître tels que nous sommes devant Lui, nous juger comme Il nous juge, nous condamner comme Il nous condamne. « Pardonne-moi les égarements que j'ignorais », priait le psalmiste (1). C'est en demandant son pardon que nous acquérons la transparence intérieure qui permet à la lumière de la sainte Trinité divine d'éclairer nos recoins les plus obscurs. Dieu sait mieux que nous que son pardon nous donne la force et la joie de notre vie, mais nous avons besoin à le découvrir et à le croire. Et nous montrons à Dieu notre désir, notre attente, notre loyauté, notre foi en sa promesse en lui redisant chaque jour : « Pardonne-nous... »

IV

C'est ici qu'éclate la splendeur de la révélation évangélique et, dans sa signification la plus profonde, de la vérité chrétienne. Au mon

(1) Psaume 19 : 13.

où Jésus permet, enjoint à ses disciples de demander à Dieu le pardon de leurs péchés, Dieu a déjà exaucé, Dieu a déjà pardonné. En Jésus-Christ Dieu exauce la prière donnée à l'Église par Jésus-Christ. Le Christ est la réponse donnée d'avance au « pardonne-nous » des fidèles, il est le pardon du Père, annoncé, déclaré, proclamé dans le don du Fils, mais aussi dans le pardon accordé par le Fils.

« Tes péchés sont pardonnés », dit Jésus au paralytique couché devant lui sur son grabat (1). « Car le Fils de l'homme, ajoute-t-il, a sur la terre le pouvoir de pardonner les péchés ». Et, à la femme pécheresse qui se tient à ses pieds et les arrose de ses larmes, il déclare : « tes péchés te sont pardonnés... ta foi t'a sauvée, va en paix » (2).

« Qui est cet homme qui va jusqu'à pardonner des péchés? » se demandaient, à l'ouïe de ces paroles, les convives de Simon le pharisien (3). Précisément, c'est là la question. Ni le paralytique ni la pécheresse n'avaient encore formulé la moindre prière. Jésus sait, lui, que le pardon doit entrer dans leur vie pour qu'ils se connaissent pécheurs devant Dieu et que, dans la repentance, ils naissent à une vie nouvelle. Et parce qu'il sait que les honnêtes gens que sont ses disciples ont autant besoin du pardon que les prostituées et les gens de mauvaise vie, il leur commande de prier : « pardonne-nous... », pour que leur vie

(1) Marc 2 : 5, 10.

(2) Luc 7 : 50.

(3) Luc 7 : 49.

s'ouvre à l'exaucement que Dieu lui a donné la mission de leur déclarer.

Je n'ai pas à redire ici comment Jésus-Christ est la réponse de Dieu à la prière des pécheurs qui se repentent dans la foi. Au cours d'un précédent carême (1) nous avons essayé d'écouter ensemble la bonne nouvelle du salut par grâce. Et je ne veux pas anticiper ce que nous entendrons le Vendredi saint dans la prière du Christ crucifié : « Père pardonne-leur, car ils ne savent ce qu'ils font ». Comment ne pas signaler pourtant que, depuis les origines de l'Église, le pardon des péchés est indissolublement lié, pour toute âme chrétienne, à la croix de Golgotha? Le sacrifice du Christ sur le Calvaire, s'est imposé, dès le premier jour, dans la lumière de Pâques, comme l'exaucement définitif à la requête des pécheurs qui, priant la prière du Seigneur, y entendent tout à la fois la condamnation de leur péché et la promesse de leur pardon. Le Christ « a été livré pour nos offenses », écrivait saint Paul aux Romains (3). Il a donné sa vie en acceptant d'être « fait péché » pour nous. La dette, dont nous demandons la rémission lorsque nous prions l'Oraison dominicale parce qu'il nous est impossible de l'acquitter, il a voulu l'acquitter à notre place. Et du même coup il a donné la révélation parfaite de l'amour de Dieu qui, « nous aimant le premier »

(1) *L'Unique salut*, 1944 (non édité).

(2) Luc 23 : 34.

(3) Romains 4 : 25.

(4) II Corinthiens 5 : 21.

(5) I Jean 4 : 19.

« a envoyé son Fils comme une propitiation pour nos péchés » (1) pour que « par lui, nous ayons la vie » (2).

Oh ! je sais, nous reculons devant ces affirmations qui sont au centre du témoignage apostolique, et parfois nous les rejetons. Au pied de la Croix l'Église contemple un mystère de justice et de miséricorde, de sainteté et de grâce, un mystère dont aucune parole humaine ne saurait circonscrire ou réduire l'immensité ; elle prie : « pardonne... », et ses fidèles connaissent dans la foi qu'ils sont pardonnés.

« Ainsi, note Karl Barth, dans cette cinquième demande, nous confessons notre faillite, et si quelqu'un ne veut pas le faire, il doit renoncer à demander pardon à Dieu. Il nous faut reconnaître que notre propre cause est perdue. Si nous le reconnaissons, elle devient pour nous une cause victorieuse, car elle est alors dans la main de celui qui a pardonné et qui pardonne encore » (3).

L'Église du Christ vit de cette réalité du pardon depuis que son Seigneur a été élevé dans la gloire. Je ne prétends pas, certes, que tous ses fidèles en nourrissent leur vie spirituelle. Ne jetons pas la pierre aux autres et soyons sincères vis-à-vis de nous-mêmes. N'avons-nous pas, souvent, un secret accord avec certaines formes de péché, d'abord pour ne pas leur donner ce nom, ensuite pour les laisser à l'écart de ce dont nous pouvons

(1) I Jean 4 : 10.

(2) I Jean 4 : 9.

(3) *Ouvr. cit.*, p. 53.

avoir à nous repentir? Le plaisir pervers que nous éprouvons à entendre dire du mal des autres, à le répéter, nos convoitises et nos jalousois, soigneusement dissimulées, nos mensonges mondains ou autres, notre avarice qualifiée économie, est-ce péché que tout cela? Et faut-il vraiment penser à ces menues faiblesses ou à ces complaisances aux préjugés du moment quand nous prions : « pardonne-nous nos offenses » — Oui, il faut y penser, car notre vie chrétienne dont notre vie morale n'est qu'un aspect, mais combien important ! est rongée du dedans par le manque de sincérité vis-à-vis de Dieu et de nos frères mêmes, qui s'installe en elle comme un ver dans le fruit.

Il ne s'agit pas de tomber dans l'extrême contraire, de vivre avec l'obsession des péchés dont on s'est rendu ou dont on pourrait se rendre coupable, de toujours se demander si l'on n'a pas commis le péché contre le Saint-Esprit, qui consiste précisément à ne pas croire au péché. Les chrétiens enlisés dans l'angoisse de leur péché, qui doutent de jamais en recevoir le pardon, qui n'accueillent pas avec foi les déclarations les plus solennelles de Dieu : « Je prendrai tes péchés et je les jetterai au fond de la mer... Quand même tes péchés seraient comme le cramoisi ils deviendraient blancs comme la neige » (1), devraient être amenés, par l'enseignement et la pédagogie spirituelle de l'Église, à accepter d'un cœur humble et confiant les promesses de Jésus-Christ.

(1) Michée 7 : 19; Esaïe 1 : 18.

est-il parmi vous qui ignorent la joie du pardon? Comme je voudrais que vous puissiez dire à Dieu, avec Karl Barth : « Nos fautes sont désormais ton affaire, non pas la nôtre. Tu nous défends de regarder en arrière, de nous sentir accablés et comme enchaînés à notre passé, à ce que nous sommes et faisons aujourd'hui et même à ce que nous serons et ferons demain... Tu nous as coupés de ce passé. En Jésus-Christ tu as fait de moi une nouvelle créature! » (1).

L'Église a une grande et délicate mission à remplir auprès de ces âmes scrupuleuses ou hésitantes qui remettent sans cesse en question, pour elles-mêmes mais aussi pour les autres, la miséricorde de Dieu. Elle doit les avertir qu'elles risquent, comme le disait saint Paul, de rendre vaine la croix du Christ (2).

Une fois encore le *nous* de la prière doit retenir notre attention. Cet appel au pardon, c'est dans la communion de tous les chrétiens, pour eux comme pour nous, que nous l'adressons à Dieu. C'est dans l'Église, avec l'Église, je ne me lasse pas de le redire, que nous prions la prière de l'Église universelle. Et c'est en elle que l'assurance du pardon, dont elle est auprès de nous l'annonciatrice et le témoin, est déclarée à notre foi.

Calvin s'est exprimé sur ce point avec une clarté et une force singulières. « Le Seigneur n'a point promis sa miséricorde, écrit-il, sinon en la communion des Saints... Par quoi, il faut tenir

(1) *Ouvr. cit.*, p. 52.

(2) I Corinthiens 1 : 17.

ce point résolu que par la clemence de l'Église moyennant le mérite de Jésus-Christ, par la sanctification de son Esprit, la remission de nos pechez nous a esté faite, et nous est faite journellement, entant que nous sommes unis au corps de l'Église » (1).

Et c'est « par le ministère de l'Église » qu'« la communion des saints les pechez nous remette continuellement... tant en commun qu'en particulier, selon que la nécessité le requiert ». Les pasteurs « sont ordonnez de Dieu comme témoins pour certifier les consciences de la remission des pechez : tellement il est dit qu'ils retiennent les pechez et deslient les âmes ».

Faut-il rappeler que, dans sa première lettre de Genève, Calvin prescrivait à l'officiant, pour la confession des péchés, de « faire l'absolution ». Mélanchton, le fidèle compagnon de Luther, allait dans le même sens quand il écrivait dans l'*Apologie de la Confession d'Augsbourg* : « le monde sait que nous, protestants, nous tenons en tel honneur le bienfait de l'absolution... qu'il en est résulté que beaucoup de consciences angoissées ont été consolées grâce à un enseignement sur ce sujet » (3).

Direz-vous que les Réformateurs conservés de leur passage dans l'Église romaine, des éléments de la tradition catholique que nos Églises ont gardés, leur fidélité à l'Évangile, doivent rejeter sans hésitation. Mais que faisons-nous alors, nous qui préte-

(1) *Institution chrétienne*, IV, 1, 21.

(2) *Ibid.*

(3) *Apologie*, p. 174.

reconnaître l'autorité souveraine des saintes Écritures, de la parole dite par le Christ à ses apôtres, et en eux à l'Église : « Ceux à qui vous remettrez leurs péchés, ils leur seront remis » (1). En vérité, lorsque l'Église assemblée pour offrir son culte à Dieu lui demande, en confessant ses péchés, le pardon que lui promet implicitement, comme nous l'avons vu, l'Oraison dominicale, ce n'est pas pour elle « une petite consolation, dirons-nous avec Calvin, d'avoir là l'ambassadeur de Jésus-Christ présent, lequel ait charge de l'absoudre, et qu'il luy dénonce qu'il l'absout au nom de son Maître, et par l'autorité d'iceluy, suyvnt le mandement qui luy est donné » (2).

Une parole de Luther servira de conclusion à cette méditation de la prière : « Pardonne-nous nos offenses ».

« Par cette prière, a-t-il écrit, Dieu veut briser notre orgueil et nous maintenir dans l'humilité... Que personne ne s'imagine pouvoir parvenir durant la vie terrestre, à ne plus avoir besoin de pardon. Si Dieu ne pardonnait pas sans cesse, nous serions perdus » (3).

Grâces soient rendues à Celui qui nous fait vivre dans la joie et dans la force de son pardon, et rend ainsi possible que nous lui disions, comme le Christ nous commande de le faire à la fin de l'Oraison dominicale : « Délivre-nous du Malin ! »

Amen !

(1) Jean 20 : 23. Cf. Matthieu 16 : 19.

(2) *Ibid.*

(3) LUTHER, *Grand Catéchisme*, dans *Livres Symboliques*, I, p. 187 (Paris, *Je sers*).

VI

NE NOUS INDUIS PAS EN TENTATION, MAIS DÉLIVRE-NOUS DU MALIN...

Matthieu 6 : 13

Quelle est la traduction la plus exacte du texte grec de la dernière demande de l'Oraison dominicale? Est-ce celle que je viens de lire et que je trouve dans la liturgie officielle de l'Église réformée de France? Ou une autre? Ou bien encore doit-on dire que nous pouvons librement choisir entre plusieurs traductions également fidèles? Si éloigné que je sois de vouloir faire une leçon d'exégèse, nous ne pouvons éluder ces questions. Vous êtes nombreux d'ailleurs à vous les poser parce que vous êtes déconcertés par la diversité des versions utilisées dans le culte public ou dans les éditions de la Bible dont vous disposez.

« Ne nous induis pas en tentation », traduit la Bible Segond, très répandue dans les pays de langue française. Ainsi lisons-nous dans les premières éditions de la Version synodale dont on sait l'autorité dans nos Églises de France. Mais,

dans la septième édition parue l'année dernière, nous constatons, non sans surprise, qu'il est « ne nous abandonne pas à la tentation » et qu'une note propose la variante : « ne nous soumet pas à l'épreuve »; le mot *induis* a disparu. Sans doute nous aimons à lire la traduction dans la Bible de cette paroisse qui fut longtemps la paroisse de cette paroisse qui fut longtemps la paroisse de cette paroisse, mais en note : « épargne-nous l'épreuve ». Dans la Bible du Centenaire, où les quatre évangiles traduits par le doyen Maurice Goguel, « ne nous soumet pas à la tentation »; les mêmes mots se trouvent dans la plus récente traduction catholique, publiée sous la direction de l'École biblique de Jérusalem. Dans la liturgie très proche la liturgie de Genève écrit : « ne nous expose pas à la tentation ».

Comment expliquer ces divergences ? Comment expliquer ces plumes d'hommes dont la science et la conscience sont indiscutables ?

Les causes en sont multiples. Commencons par le mot : *tentation*. Il est la traduction du grec *peĩrasmos*, inconnu, semble-t-il, en français. Dans les livres saints et des ouvrages patristiques. Le dictionnaire Bailly le rend par les mots « épreuve, expérience, tentation » et renvoie au verbe *peĩradso* dont il est dérivé. Là où il est « essayer, tenter, c'est-à-dire faire l'épreuve, l'expérience de...; en mauvaise part : chercher à séduire ou à corrompre; en bonne part : en parlant d'une maladie ».

Vous voyez donc qu'aux traducteurs scrupuleux s'impose un choix inéluctable.

tentation ou une *épreuve* sont choses très différentes dans l'usage courant de notre langue, en dépit des relations internes de l'une avec l'autre. D'un homme qui succombe à toutes les tentations nous n'aurions pas l'idée de dire qu'il succombe à toutes les épreuves. Et d'un ami cruellement éprouvé dans sa chair ou dans son cœur nous ne raconterions pas qu'il est cruellement tenté.

Comment choisir? C'est ici qu'intervient ce qu'on appelle le sens exégétique, l'étude patiente du contexte, des parallèles, des autres passages bibliques où le même mot est employé. Nous y retrouvons d'ailleurs une semblable diversité. Je citerai seulement le verset 12 du chapitre I de l'épître de Jacques : « Heureux celui qui endure la tentation, traduit l'un, car, après avoir été mis à l'épreuve, il recevra la couronne de vie... » « Heureux l'homme qui supporte patiemment l'épreuve... » entend l'autre. Reconnaissons qu'il y a là une difficulté, accrue par le fait que nous ignorons le mot araméen dont Jésus s'est servi lorsqu'il a enseigné l'Oraison dominicale à ses disciples. Et retenons que ces constatations philologiques suffisent à interdire certaines conceptions de l'inspiration *littérale* de l'Écriture sainte offerte parfois à notre assentiment.

C'est une difficulté d'un autre ordre que soulève la traduction : « ne nous induis pas... » Ce n'est pas le dictionnaire qui impose un choix. Le verbe grec, en effet, signifie : « porter dans, amener, embarquer; introduire, emporter », mais jamais, il n'a jamais le sens d'abandonner : « ne nous abandonne pas à la tentation ». D'où vient

donc ce terme dans notre plus récente v. française? Ne serait-ce pas de la con. théologique et non plus philologique, que la de saint Jacques énonce une vérité de foi l. aussitôt après les paroles que je citais l. l'heure nous y lisons : « Que personne n. dans une tentation : c'est Dieu qui me. car Dieu, qui ne peut être tenté par le m. tente lui-même personne ».

Mais ici nous entrons déjà dans le fond de notre texte d'aujourd'hui. Disons pour l'i. ceci : la langue grecque paraît comme la traduction : « ne nous induis pas en tenta.

La seconde clause de la requête im. elle aussi, un choix. « Délivre-nous du. ou « du Malin », préféré par Stapfer, la Bi. Centenaire et la Bible de Jérusalem? L. grec utilisé est-il le masculin *ponéros* : le le Mauvais ou le démon? ou bien le neutre *po* le mal? La construction de la phrase p. question : à chaque traducteur, à chaque cateur d'y répondre. La nouvelle liturgie de l. réformée de France, rompant avec une tradition, accueille la traduction : « Délivr. du Malin ». C'est celle que nous méditer. soir.

II

Nous voici donc devant cette prière, si s. récitée sans être profondément pensée : « n. induis pas dans la tentation ». D'autres p. des livres saints peuvent-elles en être r.

chées? Et l'interprétation que donnent de l'Oraison dominicale les Réformateurs éclairera-t-elle notre méditation?

Vous souvenez-vous des premières pages du livre de Job? « Un jour les fils de Dieu se présentèrent devant l'Éternel, et Satan vint aussi au milieu d'eux. L'Éternel dit à Satan : « D'où viens-tu? » Satan répondit à l'Éternel : « Je viens de parcourir la terre et de m'y promener ». L'Éternel dit à Satan : « As-tu remarqué mon serviteur Job? Il n'y a pas d'homme comme lui sur la terre. Il est intègre et droit; il craint Dieu et se tient éloigné du mal ». Et Satan, après avoir énuméré toutes les bénédictions dont Job a été comblé par Dieu, ajoute : « Étends ta main, touche à tout ce qui lui appartient; on verra s'il ne te maudit pas en face! » L'Éternel dit à Satan : « Eh bien! tout ce qui lui appartient est en ton pouvoir; seulement ne porte pas la main sur sa personne » (1). Vous connaissez les immenses épreuves qui ne tardèrent pas à accabler le patriarche. Mais, à travers ces épreuves, de terribles tentations ne vinrent-elles pas l'assaillir, tentations d'amertume, de révolte, de désespoir, et la plus terrible de toutes, la tentation d'incrédulité. Job n'eût-il pas été dans la vérité en priant : « Ne me soumets pas à l'épreuve », mais aussi : « Ne m'induis pas en tentation »?

Ouvrons le premier évangile et relisons le verset premier de son quatrième chapitre : « Alors Jésus fut emmené par l'Esprit dans le désert,

(1) Job 1 : 6-12.

pour être tenté par le Diable » (1). Suit de la triple tentation du Sauveur. Des tentations certes, mais par lesquelles est mise à l'épreuve est éprouvée la volonté d'obéissance totale de Christ à sa vocation messianique. Après avoir assisté à ce grand combat contre le prince des ténèbres, nous comprenons que l'auteur de l'Épître aux Hébreux dise de Jésus-Christ : « Comme il souffert lui-même et qu'il a été tenté, pour secourir ceux qui sont tentés » (2). Si Christ a mis sur les lèvres de ses disciples ces paroles qui laissent entrevoir un arrière-fond de misère, « ne nous induis pas en tentation », ne sommes-nous pas en droit d'oser dire que, par son expérience personnelle, il en avait sondé toute la profondeur ?

Écoutons l'apôtre Paul, écrivant aux chrétiens de Corinthe (j'use ici de la Bible de Jérusalem) : « Aucune tentation ne vous est survenue que vous n'ayez vue passer par la nature humaine. Dieu est fidèle et ne permettra pas que vous soyez tentés au-dessus de vos forces. A côté de la tentation il plaça toujours des moyens qui vous permettront de résister. Tentation ? ou épreuve, selon d'autres auteurs ? Ici encore la tentation, d'où qu'elle apparaisse comme une mise à l'épreuve, et l'épreuve, quelle qu'en soit la source, comme apportant avec elle des possibilités de tentation.

Vous avez entendu déjà la solennelle proclamation de Jacques : « Que personne lorsqu'il est tenté ne dise : Je suis tenté par le Diable ».

(1) Matthieu 4 : 1.

(2) Hébreux 2 : 18.

(3) I Corinthiens 10 : 13.

tenté ne dise : « C'est Dieu qui me tente »; car Dieu ne peut être tenté par aucun mal, et lui-même ne tente personne. Mais chacun est tenté quand il est attiré et amorcé par sa propre convoitise » (1). Ce sont ces paroles décisives, pensent certains traducteurs qui commandent de traduire la requête de l'Oraison dominicale : « ne nous abandonne pas à la tentation » ou : « ne nous mets pas à l'épreuve ».

Calvin n'a jamais pensé à modifier la traduction traditionnelle, conforme à la version latine qu'il avait si souvent récitée : « *Et ne nos inducas in tentationem* ». Par cette prière, enseigne-t-il dans son catéchisme, nous demandons « que Dieu ne nous laisse pas succomber au mal et qu'il ne permette pas que nous soyons vaincus par le démon » (2). En vérité il semble approuver d'avance ceux qui se sentent irrésistiblement poussés à substituer le mot *abandonner* au verbe *induire*. Il voit bien, cependant, la difficulté, il ne peut oublier les paroles de l'épître de Jacques, et il fait demander au catéchumène : « Pourquoi demandez-vous à Dieu qu'il ne nous induise point au mal, puisque c'est là le propre office du démon ? » Et le catéchumène de répondre que Dieu non seulement abandonne ceux qu'il veut punir et leur retire sa grâce, mais qu'« il les livre au diable pour être sujets à sa tyrannie » (3). Avertissement redoutable, qui se fonde sur de nombreux textes de

(1) Jacques 1 : 12-14.

(2) *Le Catéchisme*, (édit. *Je sers*), p. 99.

(3) *Ibid.*, p. 101.

la révélation. Nous n'aimons pas l'ente et notre protestation s'élève aussitôt. Peut-être ferions-nous mieux de le méditer, en pensant à nos propres reniements, à nos transgressions, à notre incrédulité. La patience de Dieu à notre égard n'aura-t-elle pas un terme?

Commentant notre texte, Luther nous dit : « Il peut arriver que celui qui est debout aujourd'hui tombe demain. Ne pas nous induire en tentation, ce n'est pas supprimer la tentation, nous donner la force d'y résister... Autre chose est d'éprouver les tentations, autre chose est de résister et d'y céder... Sans doute je suis en ce moment chaste, patient, affable, ferme dans la foi, mais c'est précisément le moment où le diable va me lancer dans le cœur un de ces traits auxquels il est presque impossible de résister... Car l'ennemi de notre âme ne se lasse et ne se fatigue jamais ».

Karl Barth, dont l'étude est ici particulièrement prenante, nous contraint de considérer quelle tragique alternative nous sommes confrontés. Important à ses yeux « les tentations mineures », les péchés qui ne conduisent pas à la mort éternelle, « tentations provisoires que Dieu nous éprouve tous les jours... parce qu'elles nous sont nécessaires ». Mais ici, à ce moment de la Prière du Seigneur, il s'agit de bien autre chose ! Il s'agit de « la grande tentation, de la tentation eschatologique... qui est l'œuvre du Malin... » la question de la menace infinie du néant qui s'oppose à Dieu lui-même. Ce mal-là « ne fait pas

(1) *Les Livres symboliques*, II, p. 191, (édit. *Je sers*).

des choses que Dieu a voulues et créées ». Il apparaît dans « la domination illégitime, incompréhensible et inexplicable de celui que l'Écriture appelle le Diable... Là où Dieu est absent, où il n'est pas le maître, c'est l'autre qui domine. Il n'y a pas d'autre alternative. » (1)

Je parlais de mystère, il y a un instant. N'avons-nous pas l'impression de nous y heurter dans ces paroles, comme dans le récit de la tentation de Jésus? Et n'est-ce pas devant cette alternative que le Christ a été placé : ou Dieu est le maître ou c'est l'autre qui domine? Comment ses disciples échapperaient-ils à la même alternative? « Le disciple n'est pas plus grand que son maître », disait le Christ. S'il a été tenté en toutes choses, et non pas seulement au lendemain de son baptême lorsque, armé de la Parole de Dieu, il triomphe de l'Adversaire, ses disciples pourraient-ils prétendre à n'être pas tentés? « Veillez et priez, de peur que vous ne tombiez dans la tentation, leur recommandait Jésus à Gethsémané, car l'esprit est prompt, mais la chair est faible » (2).

Tentation qui éprouve les forces de résistance de l'esprit, du cœur ou de la chair? Épreuve ouvrant la porte à l'assaut de tentations diaboliques? En vérité nous comprenons qu'un même mot désigne, dans la Bible, ces deux réalités, si différentes à première vue, si tragiquement conjointes dans notre vie d'hommes pécheurs. N'avez-vous jamais, quand l'épreuve vous a

(1) *Ouvr. cité*, p. 54-55.

(2) Matthieu 26 : 41.

frappés, été tentés de douter de Dieu? N'avez-vous jamais, alors que vous vous dites chrétiens, entrevu la possibilité de la négation totale de Dieu? Cela, parce que vous étiez jetés dans un abîme de détresse dont il vous semble que Dieu est responsable. Vous avez pensé : eût dû vous préserver. Vous avez crié à Lui, pourtant, au milieu de vos douleurs et peut-être de vos révoltes. Vous lui avez apporté votre souffrance et ses affreuses conséquences. Impossible qu'il permette cela, vous lui avez dit, vous, qu'il n'écarte pas cette menace, qu'il ne laisse exposé aux assauts du démon! Vous avez prié alors : « Notre Père... ne nous induis en tentation... ».

III

« Mais délivre-nous du Malin! » Le terme est plus de force qu'il n'apparaît dans nos tentations : « arrache-nous » en rendrait mieux l'urgence.

Simone Weil, dont les lettres et les ouvrages publiés après sa mort ont eu ces dernières années une si extraordinaire résonance, a noté à propos de cette prière : « Le mot « Père » a comme une prière, le mot « mal » la termine. Il faut aller de la confiance à la crainte. Seule la confiance a assez de force pour que la crainte ne soit pas l'occasion de chute » (1). Karl Barth remarque de son côté que le Notre Père s'achève sur une *de profundis*. « Si notre prière ne se termine pas

(1) *L'Attente de Dieu*, p. 221 (Paris, La Colombe).

ce *de profundis*, elle ne répond pas à ce que Jésus-Christ nous a enseigné » (1).

Eh oui, si le Christ nous commande de faire entendre à « notre Père » cet appel à la délivrance qui traverse toute la Bible, et donne à certains psaumes des accents si bouleversants, c'est assurément pour nous faire prendre conscience de ce qu'il y a de plus concret dans notre existence : cette emprise de Satan sur notre vie totale, cette servitude où nous sommes toujours en danger de retomber, si vraiment nous en avons déjà été affranchis. Il faut que nous ne nous fassions pas d'illusions sur nous-mêmes et que nous osions regarder en face ce qui se cache trop souvent derrière cette façade d'honnêtes gens, et même de chrétiens très pieux, que nous aimons montrer dans l'Église et dans le monde. Ah ! ces esclavages secrets, dont nous gémissons devant Dieu aux heures où nous consentons à être sincères vis-à-vis de nous-mêmes, il faut que nous sentions, que nous haïssions leurs chaînes dont le poids se révèle à nous quand nous persévérons à prier : « délivre-nous du Malin ! »

Et cependant ce n'est pas seulement un *de profundis* qui retentit dans les derniers mots de l'Oraison dominicale, c'est aussi une magnifique promesse de victoire. Le Père, révélé par Jésus-Christ, en Jésus-Christ, est le Dieu des délivrances. Les psalmistes l'avaient chanté déjà, et avec quelle reconnaissante allégresse ! Mais toutes leurs anticipations, tous leurs espoirs, toute leur foi

(1) *La prière*, p. 56.

trouvent leur accomplissement dans la « libération glorieuse des enfants de Dieu » (1) que saint Paul caractérise en ces deux mots : « affranchis du péché, esclaves de Dieu » (2).

Et de quoi donc demandons-nous à être délivrés?

Non pas d'une sorte de principe impersonnel que nous nommons le mal parce qu'il nous entraîne à nous opposer à la volonté de Dieu. Non pas simplement du péché qui infecte notre sensibilité, notre pensée, notre volonté, notre action, pervertit notre désir, souille notre cœur et obscurcit notre âme. Mais du joug que fait peser sur nous l'acte maudite de celui que la Bible nomme tantôt Satan, tantôt le Diable, tantôt le prince de ce monde. Pour les hommes de la Bible, il y a un grand Adversaire, dont la volonté démoniaque manifeste sa puissance sur nos pauvres volontés humaines. C'est avec lui que Jésus s'est rencontré à l'heure de la tentation. C'est de lui que Pierre, dans sa première lettre, écrit qu'« il rôde autour de nous, comme un lion rugissant, cherchant qui il pourra dévorer » (3). L'apôtre l'appelle le Diable. « Loin de moi la pensée de vous prêcher le Diable », vous dirai-je avec Karl Barth. On ne peut pas prêcher et je n'ai nullement l'intention de vous causer de l'angoisse. Mais il y a là pourtant une réalité sur laquelle nous passons trop à la légère nous chrétiens modernes. Il existe un ennemi

(1) Romains 8 : 21.

(2) Romains 6 : 22.

(3) I Pierre 5 : 8.

supérieur, inévitable, auquel on ne peut résister, si Dieu ne nous vient en aide... Il faut savoir que le Diable existe, mais ensuite s'empresse de s'éloigner de lui » (1).

« Je voyais Satan tomber du ciel comme un éclair » (2), disait un jour le Christ à ses disciples. Il se savait donc, lui, vainqueur de Satan; il savait que, par lui, la puissance de Satan avait été frappée à mort. Et nous recevons, dans la foi, la certitude de cette victoire. Nous ne pouvons prier : « délivre-nous du Malin », avec une confiante espérance, que parce que le Christ l'a remportée pour nous. Et nous croyons qu'elle peut et doit retentir dans notre vie en faisant de nous aussi des vainqueurs.

« Délivre-nous... » disons-nous à Dieu. N'est-ce pas reconnaître que nous ne pouvons pas nous délivrer nous-mêmes? que notre volonté est impuissante à conquérir notre liberté, précisément parce qu'elle est asservie? « Je tends les bras vers mon Libérateur » s'écriait Pascal. Il savait que ni son intelligence ni sa science ni sa force morale ne pouvaient, en dehors de la grâce de Dieu, le libérer de ses servitudes intérieures. Ah! gardons-nous de laisser croire le contraire, de promettre à des hommes impurs, malhonnêtes, égoïstes, idolâtres d'eux-mêmes qu'il leur suffira de vouloir pour devenir des hommes nouveaux. Satan, qui « se déguise en ange de lumière » (3) est

(1) *Ouvr. cité*, p. 55.

(2) Luc 10 : 18.

(3) II Corinthiens 11 : 14.

plus intelligent, plus fort, plus persévérant, plus *malin* que nous. Dieu seul le domine et, s'il le laisse encore exercer des ravages, il sait comment le contenir dans les limites où se développe le dessein d'amour à l'égard des hommes. Notre libération, nous ne la tiendrons que de Dieu. Ne nous laissons donc pas de la lui demander toujours plus entière, en lui redisant : « Délivre-nous du Malin ! »

IV

Oui, nous prions ainsi. Mais savons-nous où nous entraîne notre prière? Lorsque se présente cette dernière requête qui si souvent revêt des accents de supplication, elle oblige ceux qui la présentent à Dieu en voulant être droits de cœur à se demander si vraiment ils veulent être délivrés, si vraiment ils veulent devenir libres de la libération des enfants de Dieu.

Sans doute n'avez-vous pas oublié ce que nous avons entendu dans les premières demandes de l'Oraison dominicale? Nous pensions offrir à Dieu des vœux fervents pour le triomphe de sa cause. Et ces vœux nous revenaient sous forme de délivrances de Dieu. Il en est de même ici. Ce n'est pas nous qui pouvons nous délivrer du Malin, mais Dieu seul nous accorde la délivrance. Mais est-ce sans raison pour attendre, sans rien faire, qu'il intervienne dans notre vie? N'avons-nous qu'à nous remettre notre cause sans lui témoigner par notre obéissance, par le combat de notre foi, par notre

effort persévérant pour accomplir les œuvres bonnes « qu'il a préparées d'avance pour nous afin que nous les accomplissions » (1) par nos labeurs d'amour dans l'Église et au service des hommes, que nous prenons au sérieux notre prière, que nous sommes prêts à la signer de nos renoncements, de nos sacrifices, de notre mort à nous-mêmes?

Et lorsque nous le prions de nous délivrer du Malin et de toutes les traces de son action dans notre vie, sommes-nous toujours sûrs de consentir d'avance à ce qu'il rompe tous les liens qui nous attachent à telle ou telle forme du péché? Discernez-vous l'effort de totale sincérité que réclame de nous notre requête si nous ne voulons pas que Dieu la repousse comme une vaine redite, plus encore comme un mensonge?

S'il est vrai que chaque fidèle priant la prière du Seigneur soit appelé à découvrir dans cette dernière demande un appel à une décision d'obéissance à la volonté de Dieu révélée dans sa Parole, comment ne serait-ce pas aussi vrai de l'Église prise dans son ensemble, ou dans la vie de chacune de ses paroisses? « Délivre-nous du Malin », répètent les membres d'une communauté chrétienne, assemblés dans leur sanctuaire pour rendre leur culte à Dieu. Qu'est-ce à dire sinon qu'ils demandent pour leur Église, en même temps que pour chaque disciple du Christ la grâce de la liberté? Oui. L'Église doit vouloir recevoir la liberté de dire *non* à son adversaire, à toutes les forces démo-

(1) Éphésiens 2 : 10.

niaques qui exercent leur pression sur elle doit donc, à la lumière de l'Oraison dominicale que son Seigneur lui commande de prier, regagner courageusement si le Malin ne la tient par quelque complaisance qu'elle témoignerait à l'égard de ce qui n'est pas la vérité, la sainteté ou l'autorité de son Seigneur, par quelque recherche de prestige ou de sa gloire humaine. La liberté de l'Église ne va pas de soi dans un monde de jugés, de compromis, de conformisme. Non, vous m'entendez, sa liberté extérieure qu'elle assure ou que lui marchande l'État, mais sa liberté d'être en toute circonstance ce que son Seigneur Jésus-Christ veut qu'elle soit et de rendre le témoignage qu'elle lui doit, fût-ce en recevant la grâce de souffrir pour lui.

Une fois encore, une dernière fois, nous devons dire : avant même que nous l'adressions à Dieu, notre prière est exaucée, car son exaucement est la victoire de Jésus-Christ sur Satan. La victoire nous est assurée, parce que la Croix du Calvaire, symbole d'ignominie, proclame le triomphe de l'amour qui accepte de mourir pour nous en donnant la vie. Et l'amour — l'amour de Dieu — est toujours premier — éveille, fait croître, affermit notre foi en Celui qui, en nous donnant la vie, nous donne la liberté.

« C'est pour la liberté que le Christ nous a affranchis » (1), a écrit saint Paul. Comme la liberté de l'Église, la liberté du chrétien est une grâce, car elle n'est et ne subsiste que là où

(1) Galates 5 : 1.

l'Esprit du Seigneur (1). Luther a montré, dans des pages décisives, que nous sommes libres à l'égard de Satan, du monde, des hommes et des choses, quand nous acceptons dans la foi d'être totalement dépendants de Dieu. Et nous voyons ici comment la fin de l'Oraison dominicale s'articule avec son début. Nous ne pouvons demander : « délivre-nous du Malin » que parce que nous savons que Jésus-Christ est l'exaucement de Dieu à notre prière que son nom soit sanctifié, que son règne vienne, que sa volonté soit faite sur la terre comme au ciel. Mais nous pouvons le demander maintenant, et nous savons qu'en Jésus-Christ nous sommes exaucés.

Non ! nous ne sommes, quand nous parlons ainsi, ni des rêveurs ni des fous. Nous nous rappelons, certes, que nous ne sommes pas des anges et nous savons que nous ne sommes pas parvenus à la sainteté. La pensée de nos souillures nous fait cruellement souffrir. Les sursauts du vieil homme, qui ne consent pas encore à mourir, les assauts de l'orgueil et de l'égoïsme, et nos reniements et nos lâchetés et nos capitulations nous font douter parfois de la réalité de notre délivrance. Ah ! mes frères, prenons garde de ne pas céder à la tentation mortelle de l'incrédulité : acceptons avec humilité mais avec foi toutes les exigences et toutes les promesses de l'Oraison dominicale. Laissons-la découvrir à nos regards le but vers quoi, pour parler avec saint Paul, nous devons marcher

(1) II Corinthiens 3 : 17.

ensemble. Si le Christ nous a saisis pour que soyons ses disciples, s'il nous a donné la prière nous venons de méditer longuement, c'est que nous soyons à lui pour le temps et pour l'éternité. Mais c'est aussi pour que, sanctifiant le nom de Dieu dans notre vie chrétienne, travaillant à l'œuvre de son royaume, obéissant filialement à sa volonté, nous avançons vers le jour où il achèvera ce qu'en nous Il a commencé. Ce jour de Jésus-Christ, le jour de son avènement glorieux, le jour où par delà la mort et l'allégresse de la résurrection, nous verrons que la Prière de l'Église universelle est exaucée pour l'éternité.

V

Peut-être éprouveriez-vous quelque étonnement si je passais sous silence la doxologie qui termine dans nos Églises protestantes tout au moins la récitation de l'Oraison dominicale : « car à toi qu'appartiennent, dans tous les siècles, le règne, la puissance et la gloire ! » Elle n'est pas dans les plus anciens manuscrits de l'Évangile ; elle n'est donc pas authentique, mais elle n'est pas partie intégrante de la prière du Seigneur. C'est pourquoi nos frères catholiques ne la récitent pas. Elle remonte cependant à l'usage liturgique des tout premiers siècles de l'histoire de l'Église. Sans doute était-elle chantée par les fidèles en réponse à la prière dite par le prêtre. Elle proclame que le règne, la puissance

la gloire appartiennent, non pas au Malin, mais à Dieu, notre Père. Mais elle se rapporte aussi à l'ensemble de l'Oraison dominicale et elle entend rappeler aux chrétiens qu'ils ont le devoir de la prier, car Dieu seul peut, dans son amour paternel, exaucer l'attente de leur foi.

Enfin nous disons : *Amen!* c'est-à-dire : ainsi soit-il. Citons une dernière fois Karl Barth : « La prière n'est pas une entreprise livrée au hasard, un voyage dans le bleu. Elle doit finir comme elle a commencé, avec conviction : oui, qu'il en soit ainsi! » (1).

Le moment est venu de nous séparer. Le vendredi-saint nous réunira une fois encore devant la Croix où nous entendrons la prière du Crucifié. Mais, ce soir, il nous faut dire adieu à l'Oraison dominicale qu'ensemble, je crois pouvoir l'affirmer, nous avons écoutée avec ferveur. Mais pourquoi lui dirions-nous adieu? Ne doit-elle pas plus que jamais faire partie de notre vie? Un grand chrétien du siècle dernier, qui fut un héraut de la prière, disait : « En général, le Notre Père me suffit » (2). Je ne vous demande pas de ne prier que l'Oraison dominicale, mais je crois qu'à la prier chaque jour vous verriez votre vie chrétienne recevoir de grandes richesses spirituelles. Les chrétiens du deuxième siècle le savaient bien,

(1) *Ouvr. cité*, p. 59.

(2) Parole de Christophe Dieterlen à T. Fallot.

qui la récitait trois fois par jour. Simone Weil que nous entendions tout à l'heure, écrivait un jour : « Je me suis imposé pour unique pratique de la réciter une fois chaque matin avec une attention absolue. Si pendant la récitation mon attention s'égare ou s'endort... je recommence jusqu'à ce que j'aie obtenu une attention absolument pure... La vertu de cette pratique est extraordinaire et me surprend chaque fois, car quoiqu'elle l'éprouve chaque jour, elle dépasse chaque fois mon attente » (1).

Ce qu'une femme, qui ne voulait pas se dire chrétienne, accomplissait ainsi quotidiennement ne voulons-nous pas l'essayer? Quelle grâce, alors, nous aurait apportée ce Carême!

Mais pourquoi nous refuserions-nous à la joie de la prier tous ensemble maintenant, la prière du Seigneur, la prière de l'Église universelle. Tous ensemble à haute voix, vous qui êtes assés blés dans cette église de Passy, vous aussi qui de loin, avez participé à notre méditation des six dernières semaines. Agenouillez-vous donc mes frères et mes sœurs, là où vous êtes, et disons d'une même voix à Dieu :

« Notre Père qui es aux cieux, que ton nom soit sanctifié, que ton règne vienne, que ta volonté soit faite sur la terre comme au ciel! Donne-nous aujourd'hui notre pain quotidien. Pardonne-nous nos offenses, comme nous pardonnons à ceux qui

(1) *Attente de Dieu*, p. 77.

nous ont offensés. Et ne nous induis pas en tentation, mais délivre-nous du Malin.

Car c'est à toi qu'appartiennent, dans tous les siècles, le règne, la puissance et la gloire ! »

Amen.

VII

PÈRE, PARDONNE-LEUR, CAR ILS NE SAVENT CE QU'ILS FONT

Luc 23 : 34. (1)

La dernière prière d'un homme qui va mourir : comment ne l'écouterions-nous pas avec l'attention la plus ardente? Peut-être sommes-nous nombreux à nous rappeler une suprême intercession offerte à Dieu par un être cher qui, pleinement conscient de son état, s'approchait rapidement de ce que nous appelons la fin? Quelle émotion à l'ouïe de ces paroles! Mais aujourd'hui il s'agit de bien autre chose. C'est un condamné à mort, à qui un atroce supplice impose quelques heures de cruelles souffrances, dont la prière retentit au plus intime de nos cœurs. Dans quelle mémoire s'est-elle aussitôt gravée pour que le récit évangélique renferme cet incomparable trésor? Marie, la mère du Sauveur, ou Jean le disciple bien-aimé sont-ils les premiers, peut-être

(1) Méditation prononcée le jour du Vendredi-Saint 1951.

les seuls à l'avoir entendue? Peu importe à v dire! La prière du Calvaire achève la trilo sacrée que forment avec elle la prière sacerdot de la chambre haute et la prière de Gethséma Faire d'elle le texte d'une prédication serait, semble-t-il, irrespect et légèreté. Nous ne pouvo nous ne devons que laisser chacun de ses m pénétrer notre âme et y déposer, comme u puissance inspiratrice, ce que le Christ avait m en lui.

I

Un certain nombre de manuscrits du Nouve Testament omettent les mots « car ils ne savent qu'ils font ». On aurait craint, suppose dans s commentaire le P. Lagrange, que l'indulger du Sauveur parût excessive (1). Comment eû pu donner à penser que ses ennemis, ceux c avaient exigé sa condamnation et celui qui l'av envoyé au supplice de la Croix ne savaient pas qu'ils faisaient!

Mais pour qui donc Jésus intercède-t-il au Calvaire? Qui sont ceux que rassemblent dans la prière les mots : *leur* et *ils*? Sans doute les voit plus ou moins proches de lui, lorsqu'il regarde haut de sa croix!

La foule des curieux s'est amassée aux abords de Golgotha. Pensez donc! une triple exécution la veille de la plus grande fête religieuse de l'année.

(1) *L'Évangile selon saint Luc, in loco*, p. 588 (P. Gabalda).

alors que plus de 500.000 pèlerins sont venus grossir la population de Jérusalem ! Quelle aubaine pour les amateurs de spectacles sanglants ! A nous rappeler ce qu'on racontait jadis de la cohue se pressant, au temps des exécutions publiques, devant la grande Roquette ou contre le mur de la prison de la Santé, nous n'avons aucune peine à nous représenter ce grand rassemblement populaire.

« Le peuple, note l'Évangile de Luc, se tenait là et regardait » (1). « De ces pauvres hères, écrit le P. Lagrange, il est trop évident qu'ils ne savaient pas ce qu'ils faisaient, car ils ne croyaient pas mal faire ». (2). Ameutés contre Jésus, depuis les premières heures du jour par les autorités religieuses de leur peuple, fatigués d'avoir crié : « Crucifie, crucifie-le ! » (3), ils regardent en silence maintenant, guettant les avancées de la mort sur le visage des condamnés. Ah ! nous voudrions être sûrs qu'aucun de ceux qui acclamèrent, le jour des Rameaux, le prophète de Galilée entrant dans la ville sainte, ne s'était laissé entraîner par la contagion d'une fureur populaire savamment attisée ! Ceux qui sont là, que croient-ils ? Que Jésus est un émeutier, justement condamné par le responsable de l'ordre public ? N'ont-ils pas l'intuition, à le voir sur la croix, qu'il diffère profondément des deux autres ? En tout cas, à mesure que s'écoule la longue attente, un changement s'accomplit dans l'âme de cette foule.

(1) Luc 23 : 35.

(2) *Ibid.*

(3) Luc 23 : 21.

Non, non, ce ne peut être un coupable, celui dont les ténèbres de la nature accompagnent l'agonie et qui expire après avoir accompli un acte de filial abandon à Dieu. « Tout le peuple qui était accouru à ce spectacle, raconte l'évangéliste, voyant ce qui s'était passé, s'en retournait en se frappant la poitrine » (1). Enveloppé, porté jusqu'à Dieu par l'intercession du crucifié, commençait-il à discerner « ce qu'il avait fait »?

Et les prêtres, les docteurs de la loi, les pharisiens et les sadducéens, tous ces professionnels de la religion qui, depuis si longtemps, cherchaient l'occasion de se débarrasser de ce gêneur, dont l'autorité sur une partie du peuple ne laissait pas de les inquiéter, est-il possible de croire qu'ils ne savaient pas, au prétoire et à Golgotha, ce qu'ils faisaient? Calvin n'a pu s'y résoudre. Il admet que Jésus ait intercédé pour ce qu'il appelle « le povre populaire »; « quant aux scribes et sacrificateurs ...en vain il eust prié pour eux » (2).

Ne faut-il pas donner raison à Calvin lorsqu'à la séance du Sanhédrin, de grand matin, nous entendons le grand prêtre s'écrier : « Qu'avons-nous encore besoin de témoins? Vous avez entendu le blasphème! Que vous en semble? » « Tous le déclarèrent coupable, poursuit l'évangéliste Marc, et digne de mort » (3).

Ne sont-ce pas ces hommes d'ailleurs qui, quelques heures plus tard, surent jouer de la lâcheté du procureur et lui arracher une

(1) Luc 23 : 48.

(2) *Commentaires du Nouveau Testament*, t. I, p. 560.

(3) Marc 14 : 64.

condamnation que d'abord il avait refusé de prononcer?

Et pourtant, lorsque, quelques semaines plus tard, l'apôtre Pierre, ayant guéri un impotent, s'adressa aux témoins de ce miracle, il leur dit, parlant de la mort de son Maître : « Je sais que vous avez agi par ignorance, vos chefs aussi »? (1). Ne semble-t-il pas qu'il soit inspiré par la prière que son Maître avait prononcée sur la croix? Il en est de même d'Étienne, le premier martyr, priant au moment de mourir lapidé : « Seigneur, ne leur impute point ce péché » (2). A travers ces paroles, il nous semble entendre : « Père, pardonne-leur, car ils ne savent ce qu'ils font ».

Nous devons en croire le Christ puisqu'il ne met aucune réserve à son intercession. Nous en ressentons cependant une sorte de malaise. Car enfin ces chefs de la nation juive savaient parfaitement qu'ils avaient réussi, pour une somme insignifiante, à faire taire la Voix qui, depuis trois ans, les jetait dans un trouble croissant, la voix qui flagellait leur orgueil, leurs duretés et leurs hypocrisies. Quel soulagement de voir mourir ce faux prophète, ce séducteur du peuple!

Comment donc entendre la parole par quoi, semble-t-il, Jésus légitime sa prière : « ils ne savent ce qu'ils font »? Quelle est cette ignorance où l'appel au pardon du Père trouve son point d'appui?

Mes frères, si les ennemis de Jésus savaient

(1) Actes 3 : 17.

(2) Actes 7 : 60.

très bien ce qu'ils voulaient faire et ce qu'ils faisaient, il n'en est pas moins vrai qu'à regarder la réalité spirituelle dans sa profondeur, ils ignoraient ce qu'ils faisaient. Ils ne discernaient pas, ils n'avaient jamais entrevu sans doute qu'en crucifiant le Galiléen, ils crucifiaient l'Amour éternel incarné en Jésus, venant à leur recherche pour les délivrer de la servitude du péché et leur faire vivre la vie d'enfants de Dieu. Ils ne pouvaient entrevoir ce que contenait la coupe d'angoisse et de dérélition dont la pensée avait donné au Christ à Gethsémané une sueur de sang. Oui, certes, ils étaient coupables et avaient grand besoin d'un pardon dont d'ailleurs ils n'avaient nul souci. Mais leur fanatisme religieux et l'équivalence que, par instinct de conservation, ils établissaient entre la cause de Dieu et leur autorité ecclésiastique obnubilaient ce qu'ils pouvaient avoir encore de sens spirituel. Et, dans l'ignorance qui en résultait, l'insurpassable charité de Jésus trouvait un motif de les présenter à la miséricorde de son Père : « Pardonne-leur, car ils ne savent ce qu'ils font ».

II

Cependant le Christ, dans son intercession, ne pensait-il qu'aux hommes de sa nation? Parmi ceux qui ne savent pas ce qu'ils font se trouvent les soldats du service d'ordre. Que pouvaient-ils comprendre à ces mouvements de foule dont, depuis son entrée à Jérusalem, Jésus est le centre! En ont-ils d'ailleurs le moindre souci? Ils ont été commandés

de service pour une triple exécution. Pourquoi se préoccuperaient-ils d'autre chose que d'obéir, de cette obéissance qu'on invoque aujourd'hui comme « raison absolutoire »? Pour tuer le temps ils jouent, au pied de la croix, les vêtements des condamnés. Au-dessus d'eux, tout près, une prière monte à Dieu. Sans qu'ils s'en doutent, elle les a pris en elle, tels qu'ils sont, avec leur ignorance totale du drame qui s'accomplit sur le Calvaire, et elle les a présentés à la grande miséricorde de Dieu.

Leur capitaine regarde, lui, la croix où Jésus va mourir. A-t-il entendu les paroles qui viennent d'échapper de ses lèvres? A-t-il pressenti qu'elles étaient pour lui en même temps que pour d'autres? Et lorsque Jésus ayant rendu le dernier soupir, cet officier romain sentira s'implanter en lui la conviction que « certainement, cet homme était un fils de Dieu » (1), ne sera-ce pas déjà la première étape sur le chemin où Dieu exaucera pour lui l'intercession du Christ et où la souveraine réalité du pardon lui sera révélée?

Pilate non plus n'a pas su ce qu'il faisait. Ce qu'il a fait, il eût voulu ne pas le faire. Mais le tumulte populaire et, plus encore, les menaces à peine voilées des accusateurs de Jésus lui ont forcé la main. Il n'est jamais agréable d'encourir, pour excès d'indulgence, un déplacement d'office ou une révocation. Mieux vaut éviter des dénonciations toujours possibles. Après tout, « qu'est-ce que la vérité »? Lavons-nous les mains des suites

(1) Marc 15 : 39.

fâcheuses imposées, par un fanatisme que le Romain juge sans doute ridicule, à un procès qu'il avait pensé terminer par un acquittement.

Oui, qu'est-ce que la vérité, à quoi Jésus déclare qu'il est venu rendre témoignage? Cette vérité de l'Amour qui, pour sauver, ne recule pas devant la mort, Pilate ne l'entrevoit pas. L'entreverra-t-il jamais? C'est pour lui aussi, comme pour ses soldats, que le Christ fait appel à la miséricorde de son Père. Qu'il est émouvant de penser que quelques grossiers agents de l'autorité et un haut fonctionnaire impérial ont été présents à la pensée de Jésus alors qu'il pria sa dernière prière!

Les avons-nous tous nommés, ceux dont Jésus dit : « pardonne-leur... »? Mes frères, nous ne pouvons en exclure les disciples qui ont abandonné leur Maître et se sont enfuis, à l'exception de Jean qui soutient Marie tout près de la croix. Sont-ils venus à Golgotha en se faisant voir le moins possible? Et Jésus les aperçoit-il au loin en arrière de la foule, à l'abri des questions indiscreètes? Nous ne pouvons ni l'affirmer ni le nier. Peu importe! Plus que Pilate, plus même que ses adversaires de toujours qui ne cachent pas leur triomphe, les disciples, les compagnons de tant de journées d'allégresse ou de combat sont présents à la prière du Sauveur. Oh! il les sait coupables de faiblesse, de mensonge, de lâcheté; il sait qu'ils ne se pardonneront jamais de n'avoir pas couru le risque de lui demeurer fidèles quoi qu'il puisse advenir. Mais son Père, à qui il leur a enseigné à dire « notre Père », son Père leur pardonnera... « car ils ne savent pas, eux non plus,

ce qu'ils font ». Ils ne savent pas qu'une défaillance comme la leur les fait complices de ses accusateurs, de ses juges, de ses bourreaux. Lorsqu'ils s'en rendront compte plus tard, quelle humiliation, quelle douleur, quel repentir ! Jésus, dont le regard a vu Pierre « pleurer amèrement » (1) dans la cour de la maison d'Anne le grand-prêtre, connaît déjà le remords de ceux qu'avant d'être séparé d'eux il a appelés ses « amis » (2). « Père, pardonne-leur, car ils ne savent ce qu'ils font ».

« Père » : quel accent de filiale tendresse ! Tout à l'heure, c'était la tragique clameur jetée dans la détresse d'un total délaissement : « Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné ? » (3). Maintenant, pensant non pas à lui mais aux autres, il sait que son Père est tout proche.

« Pardonne-leur... » Certes leur faute est grande et mérite la colère de Dieu. Mais n'est-il pas cloué sur cette croix parce qu'il a voulu prendre sur lui le châtiment dont doivent être frappés tous les pécheurs ? S'il a aimé jusqu'au don de sa vie, jusqu'au sacrifice de la croix, c'est précisément pour que les hommes ses frères, ceux d'entre eux qui écouteront son appel et s'attacheront à lui de toute leur foi, connaissent en même temps que le caractère mortel du péché jusqu'à quelle folie de pardon peut aller l'amour de Dieu.

« Pardonne-leur... » Le pardon, c'est un commencement nouveau posé dans une existence humaine, parce qu'elle est réconciliée avec Dieu.

(1) Matthieu 26 : 75.

(2) Jean 15 : 15.

(3) Marc 15 : 34.

C'est la possibilité de se mettre en marche vers l'accomplissement de sa vraie vocation de créature de Dieu, c'est une puissance d'amour et de grâce pénétrant, purifiant, inspirant toute une vie, c'est une grande espérance prenant possession d'une âme qui naît à la vraie liberté.

Voilà ce que le Christ demande, de sa croix, pour tous ceux que nous avons trouvés dans son intercession.

III

« Ce n'est pas pour eux seulement que je prie », disait Jésus à son Père en lui présentant ses disciples dans la prière sacerdotale, « mais pour tous ceux qui croiront en moi par leur parole » (1). Accueillerez-vous cette pensée que, lorsque le Christ intercède pour ses disciples sur le Calvaire, en même temps que pour ses accusateurs et ses bourreaux, nous, ses disciples de tous les temps, nous sommes aussi dans la prière, « Père, pardonne-leur, car ils ne savent ce qu'ils font » ? En priant pour ses premiers disciples, le Christ priait pour toute son Église. Élevé dans la gloire du Père, il ne cesse d'intercéder pour elle, et la prière de la croix est toujours dans son intercession : « Père, pardonne-leur, car ils ne savent ce qu'ils font ».

N'entendez-vous jamais les questions que cette prière porte en elle pour chacun de nous ? Nous nous déclarons disciples de Jésus-Christ, nous sommes membres d'une Église chrétienne, nous avons

(1) Jean 17 : 20.

des convictions chrétiennes. Mais savons-nous toujours ce que nous faisons?

Savons-nous ce que nous faisons lorsque nous réduisons la religion de Jésus-Christ à n'être plus qu'une morale d'honnêtes gens, guère différente de celle des honnêtes incroyants qui nous entourent, indulgente d'ailleurs à nos péchés secrètement préférés?

Savons-nous ce que nous faisons lorsque nous exaltons la grâce de Dieu, au point de juger inutile le labeur de notre sanctification et l'indispensable discipline de notre vie spirituelle?

Savons-nous ce que nous faisons quand, aimant notre Église et trouvant en elle la joie de la communion fraternelle, nous estimons normal d'en conserver égoïstement le bénéfice pour nous-mêmes et demeurons indifférents à la multitude qui, tout près de nous, vit sans Dieu et sans espérance?

Savons-nous ce que nous faisons quand, heureux d'être chrétiens, nous ne le sommes que pour nous-mêmes, oubliant qu'à l'heure où il priaît sur la croix, le Christ, de ses bras étendus, semblait embrasser le monde, le monde tout entier sans distinction de race, de classe ou de nation?

Mes frères, à ces questions qui nous atteignent en plein cœur et nous placent sous le jugement de Dieu, nous ne pouvons donner qu'une réponse : nous agenouiller et dire humblement à Celui dont l'amour nous appelle encore et toujours par le sacrifice de la croix : « Père, pardonne-nous, car nous ne savons pas ce que nous faisons ! Aide-nous à vivre une vie où s'incarne la grâce de ton pardon »

Grâces soient rendues à Dieu de ce que nous puissions confier notre prière à l'éternel intercesseur qui, tandis que nous « le crucifions de nouveau » (1), ne se lasse pas de présenter à son Père la prière qui est notre seule sécurité :

« Pardonne-leur, car ils ne savent ce qu'ils font. »

Amen.

(1) Hébreux 6 : 6.

TABLE DES MATIÈRES

	Pages
PRÉFACE.	5
L'oraison dominicale.	7
Notre Père qui es aux cieux.	9
Que ton nom soit sanctifié.	31
Que ton règne vienne, que ta volonté soit faite sur la terre comme au ciel	51
Donne-nous aujourd'hui notre pain quotidien .	71
Pardonne-nous nos offenses comme nous par- donnons à ceux qui nous ont offensés. . . .	91
Ne nous induis pas en tentation, mais délivre- nous du Malin	113
Père, pardonne-leur, car ils ne savent ce qu'ils font.	135
Table	147

IMP. BERGER-LEVRAULT - NANCY

N° 70205-4-1951

DÉPOT LÉGAL : 2^e TRIMESTRE 1951



Prix : 240 fr.